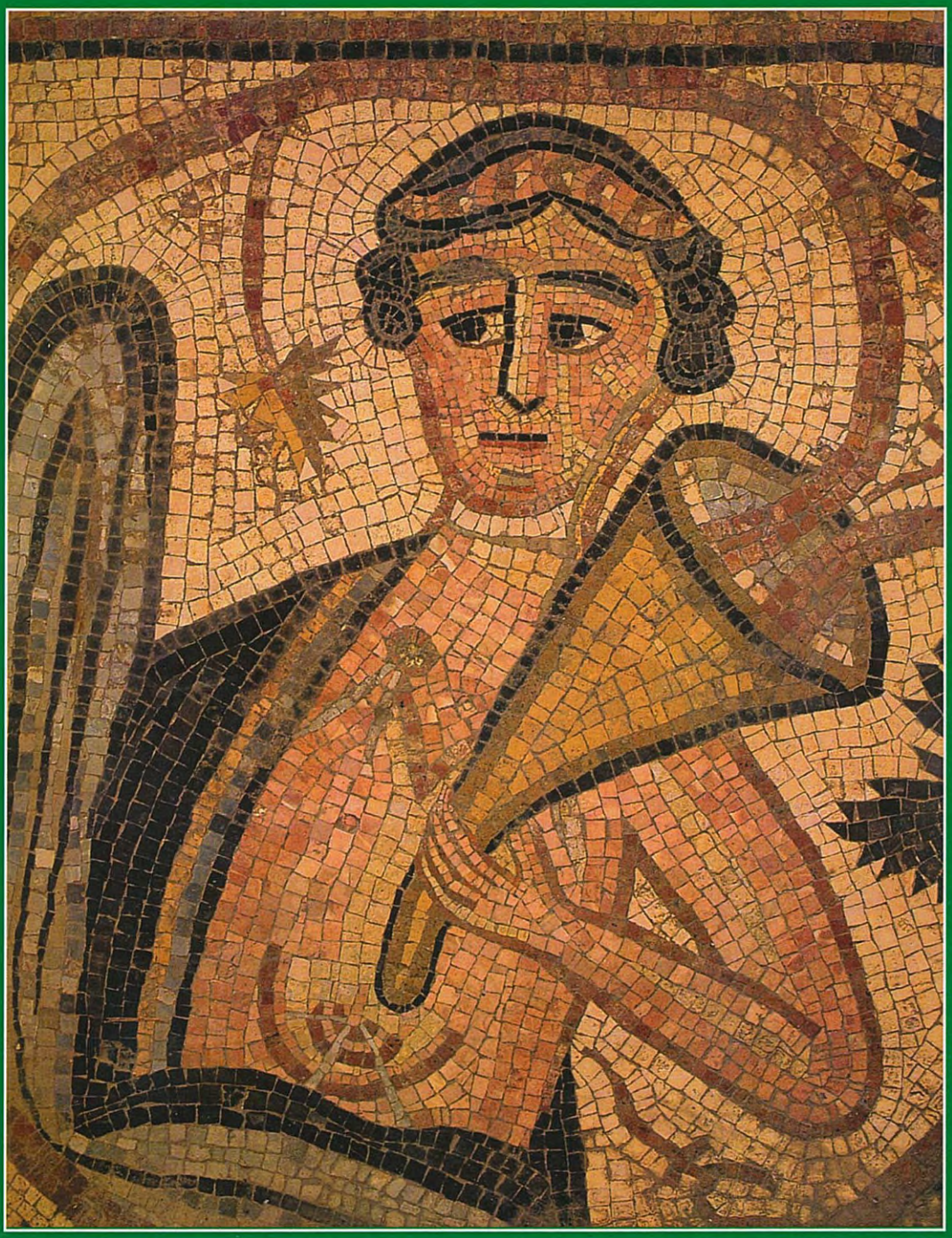
DESMOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISSES - LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE
BULLETIN NO 42 - NOVEMBRE 2009

SOMMAIRE

P. 3-12	A. VUILLOUD	L'Habitat rural en Syrie à l'époque byzantine. Questions de terminologie.
P. 13-18	M.VASSILIADI	Le voyage immmobile de Constantin Cavafy : la mer comme espace poétique.
P. 19-24	G. DECORVET	*Alexis Zorba* rafraîchi.
P. 25-29	Trois Participantes	Le voyage des AGS à Chypre en octobre.
P. 30	J.D. MURITH	Lire.
P. 31	C. BRON	Kapodistrias, premier bourgeois d'honneur de Lausanne.
P. 32-33	R. GIOVANNA	Chronique des Amitiés gréco-suisse de Lausanne.
P. 34-42	A.-L. REY	Chronique de l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard et croisière en mer Noire de l'été 2009.

Illustration de couverture : *Mosaïque dans l'église de l'évêque Serge, à Umm al-Rasas (Jordanie) (Willeitner J., Dollhopf H.,* Jordanien, *München, 1996, p. 169).*

L'HABITAT RURAL EN SYRIE À L'ÉPOQUE PROTOBYZANTINE

QUESTIONS DE TERMINOLOGIE

Sur l'habitat rural de la Syrie antique au sens large – le vaste territoire qui, du nord au sud, s'étend de la chaîne de montagnes de l'Amanus à la péninsule du Sinaï et que nous appelons aujourd'hui « Proche-Orient » (fig.1) – le nombre des publications varie sensiblement suivant les régions considérées : alors qu'elles sont particulièrement abondantes pour le Massif calcaire de la Syrie du Nord, où trois volumes de G. Tchalenko, parus entre 1953 et 1958, ont suscité un mouvement actif de recherche qui se développe aujourd'hui encore, elles sont malheureusement plus disparates pour le Hauran, la Palestine, le Néguev et la Jordanie. Les études se poursuivent pourtant partout de façon significative, et des synthèses assez récentes spécifiquement centrées sur la question de l'habitat rural complètent la liste des

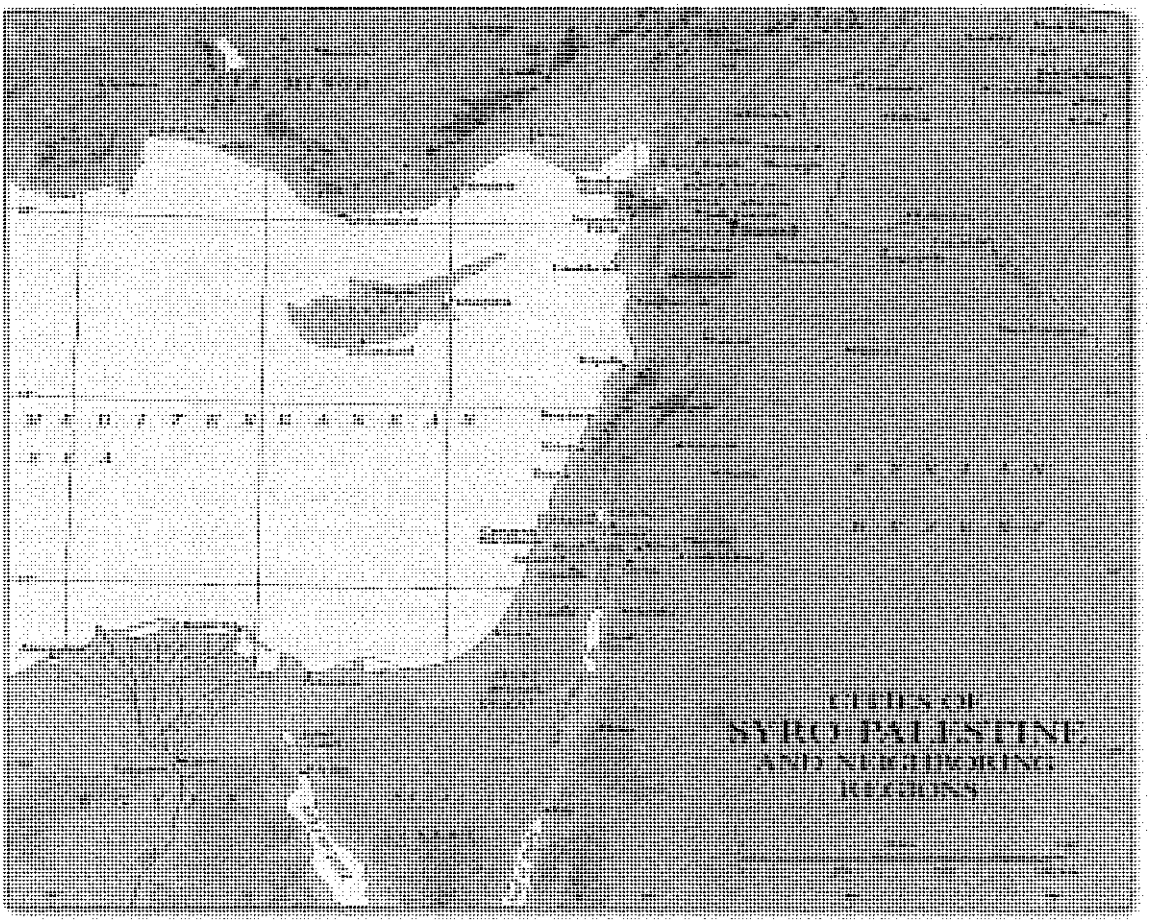


Fig. 1: La Syrie antique (Kahzdan A. P. éd., The Oxford Dictionary of Byzantium, *3 vol., New York, Oxford, 1991).*

parutions (bibliographie sélective en fin d'article). Aussi le village est-il progressivement devenu, depuis 1953, un sujet de recherches à part entière, dont l'étude n'est plus située en marge de développements sur les villes. Nous pouvons ainsi affirmer avec P.-L. Gatier que s'il fallait, il y a quelques années encore, « constituer (les villages) en sujet d'étude autonome, (...) nous en sommes aujourd'hui à établir des catégories, à inventorier les caractères qui différencient les villages entre eux et à définir des groupes régionaux ».[1]

Nous venons de traiter plusieurs de ces pistes dans un récent travail de mémoire. La période prise en compte était limitée à l'époque protobyzantine (du début du 4ème siècle à la date-phare de 636, lorsque les Arabes défirent les Byzantins sur les bords de la rivière Yarmouk, un affluent du Jourdain). Dans ce cadre de recherche, nous avons trouvé important de nous concentrer tout particulièrement, entre autres, sur la question de la terminologie, car elle constitue la base du discours sur l'habitat rural. C'est ce qu'illustre bien une phrase de M. Sartre qui, en parlant de Umm al-Jimal (Jordanie), écrit : « Bien que cette *agglomération* n'ait jamais été une *cité*, il y avait là l'une des villes les plus peuplées de la région. Or le *site* était désert il y a peu et le *village* actuel n'est qu'un *hameau* très médiocre.»[2] Cette phrase, par la profusion des termes employés, illustre bien l'étendue du vocabulaire et des définitions à maîtriser pour comprendre de quel type d'habitat l'auteur parle. Deux domaines, dont les données peuvent être confrontées, nous aident dans cette recherche : la philologie (avec l'épigraphie) bien sûr, mais aussi – et surtout – l'archéologie. La terminologie sera donc le fil rouge de cet article : nous serons amenés à définir quelques termes français et grecs, le grec étant la langue majoritaire de l'administration et des inscriptions et nous raisonnerons également sur les vocables « *villa* » et « *métrokômia* », dont le sens et l'utilisation doivent être clarifiés.

Quel que soit l'habitat rural, il est primordial d'utiliser le bon vocabulaire pour le décrire et le nommer, afin d'éviter les imprécisions et les confusions. Explicitons donc, avant tout chose, quelques notions de base. L'**habitat**, *mode de groupement des établissements humains*, a pour élément de base l'habitation, qui comprend la maison (partie habitable) et ses dépendances (partie d'exploitation). Elle présente pour le géographe et l'archéologue un double caractère : d'une part quantitatif ou dimensionnel, et d'autre part socioculturel, en tant qu'élément représentatif d'une structure sociale et économique. Dans sa thèse, G. Tate souligne bien la complexité – et par là même : l'ambiguïté – du terme « maison », par lequel « il ne faut pas seulement entendre un ensemble architectural, mais aussi le groupe humain qui l'habite et y travaille ».[3] Quelques rares inscriptions grecques attestent de deux mots : « *oikos* » et « *oikia* ». Le premier s'applique à la maison envisagée dans sa réalité matérielle : soit l'ensemble de ses bâtiments, soit plutôt, d'après une inscription de Dallōza[4], son élément principal (le

1 Gatier, *Villages du Proche-Orient byzantin*, p. 114.

2 Sartre, *Peuplement et développement du Hawrân antique*, p. 194.

3 Tate, *Campagnes de la Syrie du Nord*, p. 257.

4 *IGLS* IV, 1451 : « Κύριε βοήθι τῷ οἴκῳ τούτῳ καὶ τοῖς ὑκοῦσιν ἐν αὐτῷ. Ἀμήν » ; « Seigneur, secours cette demeure et ceux qui y habitent » (trad. Jalabert-Mouterde. On relèvera l'orthographe phonétique de l'inscription). Dallōza est un village du Massif calcaire de la Syrie du Nord, dans le Ǧebel Zāwiye.

bâtiment d'habitation et d'exploitation ou même une partie de celui-ci, c'est-à-dire une pièce). Le second a parfois le même sens mais il désigne plutôt les habitants, c'est-à-dire la maisonnée.

Le terme générique d' « **agglomération** » permet quant à lui de désigner *un groupe d'habitations contiguës ou rapprochées hébergeant un « certain » nombre de personnes.* Un *village* est donc une agglomération au même titre qu'une *ville.* Pour que cette définition soit complète, il faudrait encore définir avec plus de précision l'éloignement maximal des habitations et le nombre minimal d'habitants. Pour une agglomération française actuelle par exemple, P. George définit une distance maximale de 200 m entre les habitations et un nombre d'habitants qui ne soit pas inférieur à 50.[5] Nous ne possédons malheureusement pas de données statistiques suffisantes pour le cas de la Syrie antique.

Dans un premier temps, « **ville** », « **village** », et tous les autres types d'agglomérations qu'il est encore possible de définir (par exemple « hameau » ou « bourgade »), peuvent donc être envisagés de la même manière, comme un *groupement de population agglomérée défini par un effectif de population et par une forme d'organisation économique et sociale.* C'est en exploitant précisément ces deux critères – au niveau archéologique essentiellement – que l'on distinguera ensuite un type d'agglomération de l'autre.

Nous avons ainsi relevé dans la littérature scientifique les caractéristiques qui permettent de mieux définir les habitats ruraux, telles que leur morphologie, le nombre de leurs habitants ou de leurs églises, les activités économiques qui s'y déroulent ou encore la question de l'architecture collective. S'il est plus ou moins aisé, en fonction des données fournies pour chaque région, de lister et de présenter de manière extensive et structurée ces divers éléments, il est bien plus délicat de savoir comment les exploiter pour déterminer des catégories de villages. Il faut bien sûr éviter, dès le départ, l'écueil de la systématisation, qui consiste à penser qu'en fixant un nombre précis de critères, on arrive à former telle ou telle catégorie. Une phrase de R. Fossier, même si elle concerne un autre pays (la France) et une autre époque (le moyen âge), peut nous mettre sur la voie : « Une poignée de demeures, vaguement groupées, quand bien même elle resterait des siècles en place, est-ce un village ? Non ! (...) Y existe-t-il un ou plusieurs noyaux de rassemblement, un sanctuaire, un point fort, un champ de morts, un enclos à bétail et même un bon vieux toponyme pour coiffer le tout, sera-ce un 'village' ? Non ! (...) Pour qu'un village soit vraiment né, (...) il faut que le terroir où s'enchâssent les maisons et leurs lieux de rencontre soit ordonné, dominé, articulé sur ses chemins et entre des limites reconnues ; il faut que s'établissent entre les habitants des contacts, horizontaux ou verticaux, peu importe, des convivialités, un 'état d'esprit' villageois. »[6]

Cette citation nous indique tout d'abord qu'il peut exister des habitats ruraux qui ne

5 George P., *Dictionnaire de géographie*, Paris, 20048 (1970), s.v. 'agglomération'. Source : I.N.S.E.E. (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques). Actuellement, cet Institut définit l'agglomération uniquement comme « unité urbaine » et définit un nombre d'habitants beaucoup plus élevé (http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/unite-urbaine.htm; page consultée en février 2009).

6 Fossier R., « Villages et villageois », dans *Villages et villageois au Moyen Age*, Congrès de la Société des Médiévistes de l'Enseignement Supérieur (Caen 1990), Paris, 1992, p. 207-208.

sont pas des villages ; les raisons évoquées ici sont qu'ils ne disposent ni d'une structure territoriale bien délimitée et organisée entre maisons et lieux de rencontre (c'est-à-dire entre l'habitat et des occupations commerciales et politiques qui lient les habitants entre eux), ni d'un « état d'esprit villageois », qui est en quelque sorte la conséquence du premier argument. Il se trouve que ces habitats ruraux isolés – ou « écarts » – sont aussi mentionnés à plusieurs endroits en Syrie antique, mais nous possédons malheureusement très peu d'éléments pour comprendre ce qui les différencie des villages à proprement parler. Il semble toutefois que cela se rapproche des propos de R. Fossier, puisque selon les dires de Y. Hirschfeld (pour le Néguev) et F. Villeneuve (pour le Hauran), ces habitats – appelés « hameaux » – ne disposent eux aussi d'aucune « organisation communautaire élaborée » mais sont, la plupart du temps, le simple résultat de l'accroissement d'une famille.[7] Plus bas dans la hiérarchie apparaissent des habitats qui semblent limités à un seul bâtiment ou groupe de bâtiments et ne peuvent donc pas être des villages : il s'agit par exemple, pour la Palestine, des complexes fermiers et des fermes (« *farms* » et « *farmhouses* »). Plusieurs « *villae* » ont également été repérées dans chacune des régions considérées.

Examinons plus attentivement cette dernière dénomination qui, au contraire de « hameau », est un vocable antique conservé dans le jargon moderne afin de retranscrire au plus près la réalité initiale. Celle-ci n'est malheureusement n'est pas toujours évidente à saisir en fonction de l'évolution du terme et de son utilisation, qui devient elle aussi inadéquate. La villa est en effet un type d'habitation très connu du monde romain. Trop pour qu'on puisse en donner une définition universelle convaincante sans tomber sur deux écueils : le risque d'« emprisonner » tous les types de villas sous une seule acception et celui de manquer les principaux traits de leur évolution.[8] La lecture des textes des agronomes latins Caton et Varron (mais aussi des auteurs tels que Tacite et Tite-Live, Vitruve ou encore Columelle)[9] permet toutefois de mettre en évidence des caractéristiques valables en tout temps et pour toutes les villas. Ces acceptions littéraires de la villa sont confirmées par l'archéologie dans la partie occidentale de l'Empire[10], mais il n'en est pas exactement de même pour la Syrie antique, par exemple dans le Massif calcaire de la Syrie du Nord.

G. Tate, dans sa thèse, présente une bonne comparaison entre les maisons de cette région et les *villae*.[11] Premièrement la villa, quelle que soit son importance, est le centre d'une exploitation agricole[12] et elle est toujours structurée en fonction d'une cour centrale autour de laquelle s'organisent les différents corps du bâtiment ; le Massif calcaire ne connaît quant à lui qu'un seul type de maison, où la cour est toujours présente, mais seulement très rarement centrale. Deuxièmement la villa, en tant qu'ensemble, possède ses subdivisions : on

7 Hirschfeld, *Farms and Villages in Byzantine Palestine*, p. 67. Villeneuve, *Economie rurale et vie des campagnes dans le Hauran antique*, p. 76.

8 Lafon, *Villa Maritima*, p. 10-11.

9 Toutes les références sont données dans Gorges, *Les villas hispano-romaines*, p. 11-12.

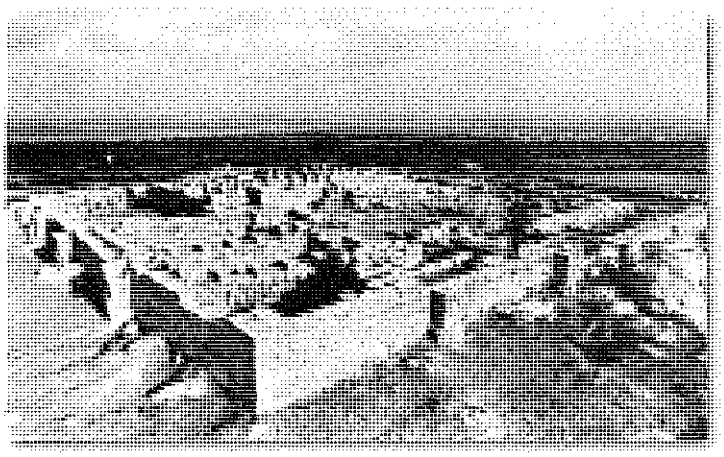
10 Gorges, *op. cit.*, p. 11-14 et 111-151. Lafon, *op. cit.*

11 Tate, *op. cit.*, p. 258.

12 Varron, *Res rusticae*, III, 2 : *« (...) et quum villa non sit sine fundo magno et eo polite cultura (...) »* ; « qu'il n'est pas de villa sans un fundus important et bien cultivé » (trad. Gorges).

y distingue d'une part la villa-ferme (*villa rustica*), qui abrite les logements des travailleurs – esclaves et préposés –, les installations nécessaires à la protection du bétail destiné aux labours, sans oublier les basses-cours, et d'autre part la villa urbaine (*villa urbana*), résidence du propriétaire et de ses proches ; dans le Massif calcaire, la séparation se fait uniquement de manière verticale, et non hiérarchique : le rez-de-chaussée est dévolu aux fonctions économiques, l'étage aux habitants. Enfin, la villa est et reste profondément romaine : « par son plan, son mobilier, son mode de vie, elle est aux champs, à son échelle, reflet et foyer de la civilisation romaine ».[13]

Dans le Hauran, F. Villeneuve s'interroge lui aussi sur l'exacte définition des villas (auxquelles il associe les *deir*, terme arabe équivalent), reconnaissant qu'elles ne peuvent être des *villae* au sens romain du terme : elles sont de simples maisons de village et ne doivent donc pas être comprises comme des centres de domaines, mais seulement comme des centres d'exploitation plus riches que les autres, dans le cadre d'un système villageois.[14] Y. Hirschfeld, qui traite de l'habitat rural des trois provinces de Palestine, est encore plus catégorique, et n'utilise jamais le terme « villa », lui substituant celui de « ferme ».[15] Selon ses dires, les plus belles se trouvent dans la région du mont Carmel, à Ramat Hanadiv, et seraient la version locale de la *villa rustica* romaine (fig. 2). Cette allusion indique pour lui simplement l'influence de la culture romaine, sans que les éléments de luxe et de plaisir, habituellement présents dans une villa, soient mis en place : la ferme de Ramat Hanadiv est uniquement une structure fonctionnelle, sans décor superflu ou signes de luxe (comme un bain par exemple), et elle est construite pour satisfaire aux besoins standard de ses habitants. P.-L. Gatier, qui définit quant à lui la villa comme « la résidence d'apparat d'un propriétaire rural qui regroupe un habitat luxueux et des installations agricoles et qui suppose une vaste propriété, d'un seul tenant ou simplement regroupée »[16],



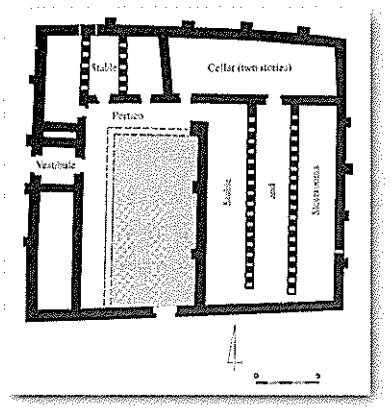


Fig. 2 a et b : La ferme de Ramat Hanadiv (Mont Carmel) (Hirschfeld Y., « Farms and Villages in Byzantine Palestine », Dumbarton Oaks Papers *51 (1997), fig. 19-20).*

13 Gorges, *op. cit.*, p. 12.

14 Villeneuve, *op. cit.*, p. 113.

15 Hirschfeld, *op. cit.*, p. 44, n. 43.

16 Gatier, *op. cit.*, p. 107.

semble plutôt se rattacher au contexte romain, sans tenir compte de toutes les données structurelles et matérielles que nous venons de relever. Il est ainsi évident que les « villas » syriennes – ou, pour mieux dire : les maisons qualifiées à tort de *villae* – n'ont pas le caractère romain de leurs consoeurs occidentales et que l'emploi du terme « villa » ne peut se faire qu'à condition de justifier précisément le contexte d'utilisation.

Voyons maintenant du côté des villages à proprement parler, qui constituent l'écrasante majorité de l'habitat rural. On emploie pour les nommer le terme de « *kômè* », qui désigne toute agglomération rurale, quelle que soit sa taille ou ses autres particularités. Comme « *pôlis* » et « *métrokômia* », ce mot permet donc de classer directement et précisément une agglomération. La seule restriction concerne les erreurs de nomination : on sait par exemple qu'Eusèbe de Césarée a tendance à nommer « cités » des agglomérations qui ne sont plus que des villages à son époque.
Plusieurs auteurs, toutes régions confondues, ont cependant remarqué que certaines *kômai* jouent un rôle plus important que de « simples » villages, et ceci en regard de plusieurs critères différents : des dimensions plus importantes que la moyenne (el-Bara dans le Ǧebel Zāwiye, le plus grand village du 6e siècle, « couvre une aire d'environ 1 km sur 2 et compte près de 900 pièces »[17]), un grand nombre d'églises ou des éléments architecturaux remarquables, comme un mur d'enceinte Umm al-Jimal en Jordanie ou Al-Andarin, l'antique Androna dans le massif balsatique de la Syrie du Nord), un décor monumental (le kastron de Umm al-Rasas en Jordanie et ses faubourgs ; fig. 3) ou encore des bains et des auberges (Serǧilla, Brād, etc., dans le Massif calcaire). Enfin, plusieurs *kômai* de l'Antiochène possèdent deux activités essentielles des villes : l'artisanat et les marchés.[18]

Fig 3 : Mosaïque dans l'église de l'évêque Serge, à Umm al-Rasas (Jordanie) (Willeitner J., Dollhopf H., Jordanien, *München, 1996, p. 169).*

Ces différentes caractéristiques mettent clairement ces agglomérations en évidence et leur confèrent dès l'abord un *statut* particulier : ces *kômai* sont semblables, dans leur aspect, à une cité, sans en porter officiellement le titre. Les archéologues ont choisi de désigner de telles agglomérations par le

17 Tate, *op. cit.*, p. 69.

18 Libanios, *Or.*, XI, 230, t. 12, p. 517. Commentaire dans Festugière A.J., *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris, 1959, p. 52-53 et Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance*, p. 94.

terme de « bourgades » (ou « bourgs »), ce qui nous semble adéquat.

La question que pose alors M. Kaplan est la suivante : « la distinction entre les *kômai* ordinaires et les grandes *kômai* a-t-elle pris une valeur réglementaire ? »[19] Autrement dit, s'il est vrai que toutes ces agglomérations peuvent être désignées par le terme de *kômè*, existe-t-il toutefois un terme spécifique pour celles qui sont grandes et avec des fonctions (artisanat et marchés) proches de celles d'une ville ? C'est la question que pose le terme de « *métrokômia* » et à laquelle nous allons tenter de répondre, d'un point de vue purement épigraphique. Les études de l'historien et épigraphiste M. Sartre sont à ce sujet très convaincantes.[20] Dans un excellent article paru en 1999, il traite de la question des *métrokômiai* de manière exhaustive, proposant un répertoire complet des occurrences accompagné d'une carte de répartition (fig. 4), une histoire de la recherche et des opinions de tous les auteurs à avoir abordé la problématique, et enfin une interprétation personnelle et très étayée du terme. Mais avant de commencer, il signale un fait essentiel : le vocable, présent dans plusieurs inscriptions de Syrie du Sud, « semble absent des inscriptions des autres provinces ».[21] Ainsi, en attendant le jour où de nouvelles recherches révèleront des inscriptions signalant des *métrokômiai* dans d'autres régions, il faudra se contenter de restreindre les interprétations et les développements au seul Hauran et même, plus particulièrement encore, au Ǧebel Druze et au plateau du Ladja, ce qui ne représente qu'une petite partie du vaste territoire de la Syrie antique.

De l'histoire de la recherche, il ressort que les auteurs définissent la *métrokômia* comme un bourg, analogue à un chef-lieu de district (établi en l'absence de cité), intermédiaire entre les *poleis* et les *kômai*, et susceptible de devenir une *polis* (ce à quoi toute *métrokômia* aspire). Une *métrokômia* serait en outre destinée à favoriser l'urbanisation de la région. Dans l'étude qui suit, la première remarque que fait M. Sartre est que le terme de *métrokômia* n'est pas un nom de fantaisie adopté par une communauté villageoise qui tiendrait à souligner sa prééminence sur les autres : le terme apparaît dans la lettre très officielle du gouverneur de Syrie aux habitants de Phaina, comme dans les deux bornes cadastrales placées par l'administration impériale à Akraba et Neeila.[22] Il semble donc légitime d'en déduire que c'est, dans le Hauran, un titre officiel.

La deuxième remarque concerne la répartition géographique des *métrokômiai*, dans un secteur peu étendu du Hauran (au nord-ouest de la région) (fig. 4). Contrairement à H. I. Macadam[23], M. Sartre ne croit pas que le critère qui a justifié leur statut particulier soit justement, et uniquement, d'ordre agraire. Plusieurs raisons

19 Kaplan, *op. cit.*, p. 92.

20 Sartre M., « Le peuplement et le développement du Hawrân antique à la lumière des inscriptions grecques et latines », in Dentzer J.-M. (éd.), *Hauran*, I, Paris, 1985, p. 189-202. *Idem*, « Villes et villages du Hauran (Syrie) du 1er au 4ème siècle », in Frézouls E. (éd.), *Sociétés urbaines, sociétés rurales dans l'Asie Mineure et la Syrie hellénistiques et romaines : actes du colloque organisé à Strasbourg (nov. 1985)*, Strasbourg, 1987, p. 239-257. *Idem*, « Communautés villageoises et structures sociales d'après l'épigraphie de la Syrie du Sud », in Calbi A., Donati A., Poma G. (éd.), *L'epigrafia del villaggio*, Faenza, 1993, p. 117-135. Surtout : *idem*, « *Les metrokômiai de Syrie du Sud* », Syria, 76 (1999), p. 197-222.

21 Sartre, *Les* metrokômiai *de Syrie du Sud*, p. 197.

22 *IGLS* XV, 13 (Phaina). *IGLS* XIV/1, 518 (Akraba). *IGLS* XIV/1, 461 (Neeila).

23 MacAdam H. I., *Studies in the History of the Roman Province of Arabia. The Northern Sector*, thèse de Ph. D. dactylographiée, [Manchester, 1979], (BAR International Series 295), Oxford, 1986, p. 79-90.

motivent son opinion : tout d'abord, bien d'autres villages, tout autour du Trachôn, sont comme les *métrokômiai* au contact du plateau basaltique et des riches terres de la plaine ; ensuite, pour trois villages sur quatre, on peut faire état d'une situation stratégique effective : non seulement l'observation théorique de leur position sur la carte met en évidence leur emplacement privilégié, mais Rome a effectivement assigné à chacun un rôle militaire ; enfin, pour trois sites qui n'ont aucune caractère militaire particulier, il faut aller chercher ailleurs les raisons de leur promotion. M. Sartre revient donc à sa carte de répartition et remarque que sur ce vaste plateau dépourvu de toute cité, ce sont les *métrokômia* qui, lorsqu'on leur attribue par

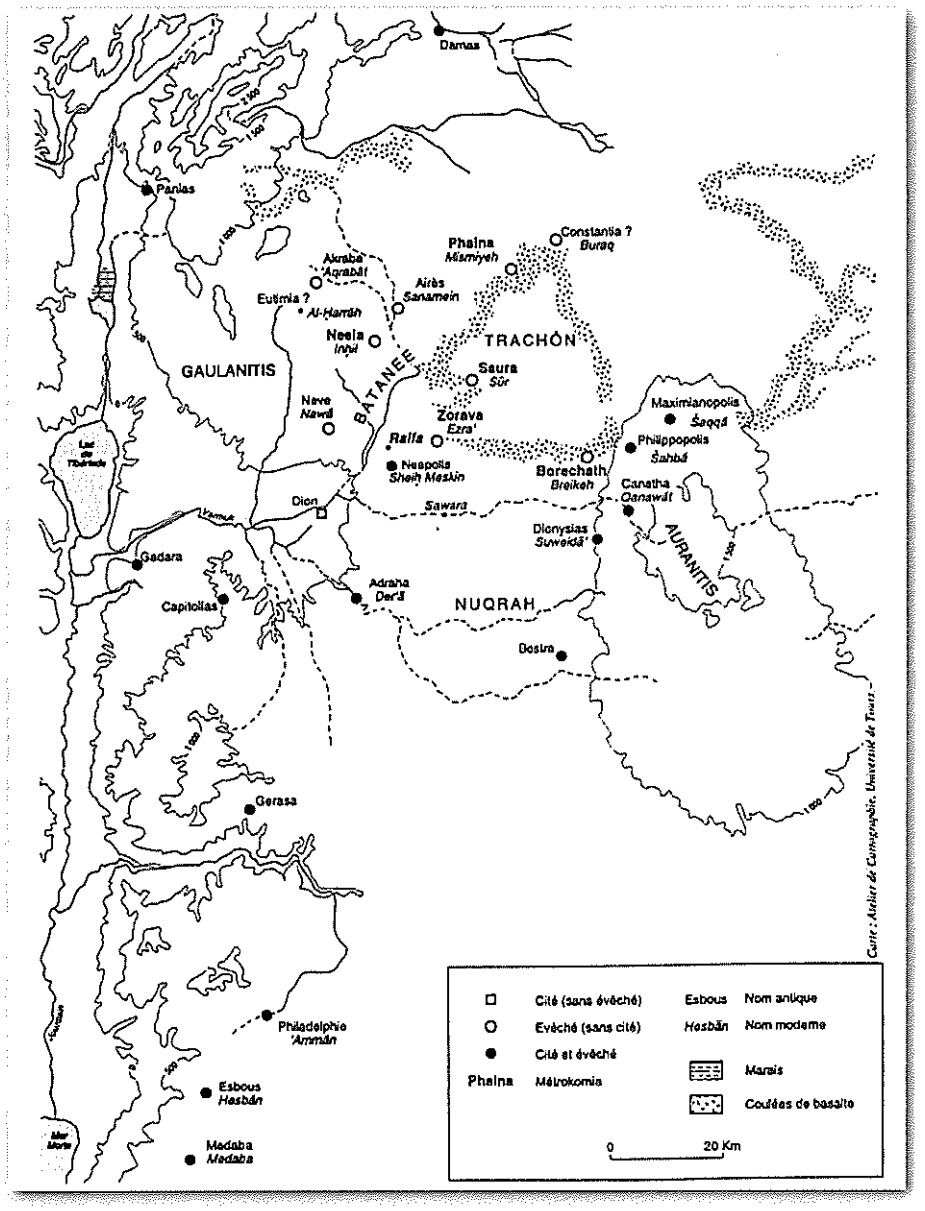


Fig. 4 : Carte de répartition des métrokômiai *en Syrie du Sud (Sartre M., « Les* metrokômiai *de Syrie du Sud »,* Syria, *76 (1999), p. 199, fig. 1).*

hypothèse une zone d'influence en traçant un cercle de 10 km autour de chaque localité de cette catégorie, assurent la couverture de toute la région. C'est ainsi que l'auteur en déduit leur fonction : « il ne s'agit pas d'accorder à certains villages un titre honorifique de complaisance mais de mettre en évidence un réseau de villages-relais, constituant le substitut d'un réseau de poleis inexistant ».[24] L'opinion des différents chercheurs qui précèdent M. Sartre se trouve donc confortée, sur la base d'analyses qui ne laissent plus de place au doute. Reste à analyser un dernier aspect, qui mène souvent les auteurs à établir trop rapidement des raccourcis dans les conclusions : la *métrokômiai*, mère des villages (comme la métropolis est la mère des cités), possède-t-elle pour autant un cadre de type urbain et des prérogatives religieuses ? Ce sont deux questions auxquelles M. Sartre répond par la négative, affirmant d'une part qu'on retrouve les mêmes institutions villageoises dans d'autres villages où n'est pas attesté le statut de *métrokômia*, et d'autre part qu'aucune indication ne vient prouver, voire même évoquer, une présence religieuse plus affirmée dans les *métrokômiai*. Ainsi, la *métrokômia*, même définie comme un substitut urbain dans les campagnes, dans les régions que l'autorité des cités n'atteint plus, reste-t-elle un village.

Ces éclaircissements nous permettent d'apporter une dernière mise en garde quant à l'emploi du terme « *métrokômia* » : si son emploi est totalement justifié au vu de ce que nous venons de dire, il ne l'est que dans une région extrêmement restreinte (une partie du Hauran). Il faut donc éviter de l'utiliser lorsqu'il n'apparaît pas dans les inscriptions qui concernent le village en question, et ne pas en faire un équivalent parfait de « bourgade », ce qui apparaît pourtant quelquefois dans les publications.

En conclusion, dans cette vaste problématique de l'habitat rural – et plus particulièrement de la *notion* d' « habitat rural » – apparaît la question centrale de la terminologie, qui comprend plusieurs aspects : d'une part l'utilisation de vocables français unis qui rendent la communication possible entre les scientifiques (et nous aurions pu aussi parler des problèmes que posent les traductions) et d'autre part celle de mots anciens conservés dans la langue moderne, tels que « *villa* » ou « *métrokômia* ». Pour ceux-ci, nous avons vu que le premier n'avait pas sa place dans le vocabulaire de l'habitat rural de la Syrie antique, tandis que le second pouvait être employé, mais seulement pour des villages situés sur une aire géographique très limitée.

Les raisonnements qui précèdent ont pour but de poser certains jalons quant à la terminologie, pour mettre en place un vocabulaire plus adéquat, qui respecte à la fois les données littéraires et archéologiques, mais tient aussi compte des particularités régionales (où la Palestine entre par exemple souvent en contraste avec le Massif calcaire et le Hauran). Cet objectif ne doit pas nous faire oublier les autres thématiques que soulève la question de l'habitat rural, telles que la description complète de chaque caractéristique d'une agglomération rurale, l'établissement de classements et la critique scientifique de ceux qui ont déjà été proposés au cours des décennies précédentes. La poursuite des recherches sur le terrain permettra bien sûr toujours de compléter nos ressources et d'être plus exhaustif dans les argumentations.

Aude Vuilloud

24 Sartre, *op. cit.*, p. 214.

Bibliographie sélective

Massif calcaire de la Syrie du Nord : Tchalenko G., *Villages antiques de la Syrie du Nord, Le massif du Bélus à l'époque romaine*, vol. 1-3, (*Bibliothèque d'Archéologie et d'Histoire* 50), Paris, 1953-8. Tate G., *Les campagnes de la Syrie du Nord du 2ème au 7ème siècle*, Paris, 1992. Sodini Jean-Pierre *et alii*, « Déhès (Syrie du Nord). Campagnes I-III (1976-1978). Recherches sur l'habitat rural », *Syria* 57 (1980), p. 1-304.

Hauran : Villeneuve F., « L'économie rurale et la vie des campagnes dans le Hauran antique (1er siècle av. J.-C. - 7ème siècle ap. J.-C.). Une approche », in Dentzer J.-M. éd., *Hauran I, 1ère partie*, Paris, 1985.

Palestine et Néguev : Hirschfeld Y., « Farms and Villages in Byzantine Palestine », *Dumbarton Oaks Papers* 51 (1997), p. 33-71.

Jordanie : Hamarneh B., *Topografia cristiana ed insediamenti rurali nel territorio dell'odierna Giodania nelle epoche bizantina ed islamica (V-IX sec.)*, Cité du Vatican, 2003. Bujard J.A., *Kastron Mefaa, Umm al-Walid, Khan al-Zabib et Mchatta* : un bourg et des qusur *en Jordanie. Aspects de la Balqa'* de Syrie de l'époque byzantine à l'époque abbasside, thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (Suisse), septembre 2008.

Synthèses

Gatier P.-L., "Villages du Proche-Orient byzantin. Etude régionale", in King G.R.D, Cameron A. éd., *The Byzantine and Early Islamic Near East*, II (Land Use and Settlement Patterns), Princeton, 1994, p. 17-48. Sodini J.-P., « Habitat de l'Antiquité Tardive », *Topoi* 5 (1995), p. 151-218 et *Topoi* 7.2 (1997), p. 435-577. Gatier P.-L., « Les villages du Proche-Orient protobyzantin : nouvelles perspectives (1994-2004) », in Lefort J., Morrisson C. et Sodini J.-P., *Les villages dans l'Empire byzantin*, Paris, 2005, p. 101-119.

Autres :

Gorges J.-G., *Les villas hispano-romaines* : inventaire et problématique archéologiques, Paris, 1979.

IGLS : Jalabert L., Mouterde R., *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, t. IV : Laodicée, Apamène (nos 1243-1997), Paris, 1955.

Kaplan M., *Les hommes et la terre à Byzance du 6ème au 11ème siècle*, Paris, 1992.

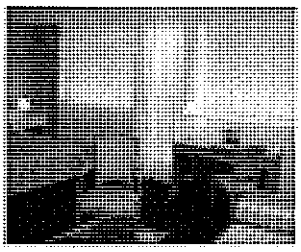
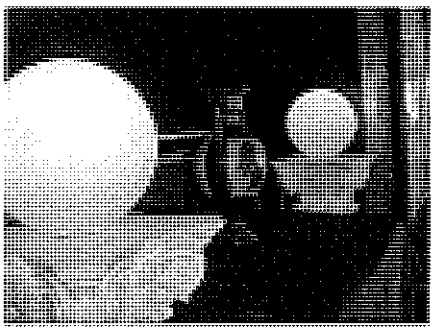
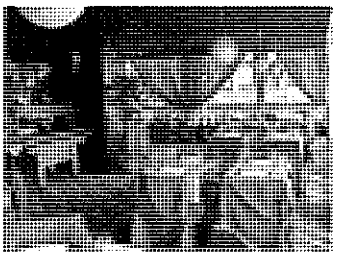
Lafon X., *Villa Maritima. Recherches sur les villas littorales de l'Italie romaine*, Rome, 2001.

Sartre M., « Le peuplement et le développement du Hawrân antique à la lumière des inscriptions grecques et latines », in Dentzer J.-M. (éd.), *Hauran*, I, Paris, 1985, p. 189-202.

Lors de vos déplacements
idéal ... face à la gare CFF

CONTINENTAL HOTEL **** LAUSANNE
2, place de la Gare
CH – 1001 LAUSANNE
Tél. +41.21.321.88.00
Fax +41.21.321.88.01
reservation@hotelcontinental.ch
www.hotelcontinental.ch

Grill OLYMPIA

116 chambres offrant tout le confort nécessaire et équipées d'un téléviseur avec le système Pay-TV, d'un mini-bar, d'un coffre-fort, d'un téléphone, de fenêtres à double vitrage et du système WIFI. Accueil personalisé. Ouvert toute l'année. Nouveau restaurant «Grill Olympia » : Viandes grillées d'Argentine de premier choix servies dans un cadre discret et chaleureux. Pharmacie « Amavita » et kiosque « Naville ». Directeur Yannis Gerassimidis

CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE
Un établissement du groupe Manz Privacy Hotels Switzerland AG
Hôtel St-Gotthard/Zurich, Hôtel Euler et Central/Bâle, Hôtel de la Paix/Genève

LE VOYAGE IMMOBILE DE CONSTANTIN CAVAFY : LA MER COMME ESPACE POÉTIQUE

Poète par excellence du continent et des espaces clos, amoureux des grandes villes ou plutôt d'une seule ville, Cavafy n'entre certainement pas dans la généalogie des poètes qui puisent leur inspiration dans le large et, de ce fait, sa poésie peut sembler être un mauvais exemple pour illustrer le stéréotype blanc-bleu de la poésie grecque. Il est vrai que l'Alexandrin attaché à des paysages intérieurs sombres et mal éclairés n'a jamais privilégié dans sa thématique ni les grands horizons de l'univers cosmique, ni les visions dociles d'une nature bienveillante. Il est vrai aussi que cela a été maintes fois commenté, souligné, étudié par toute la tradition de la critique littéraire de Cavafy.

Or, la mer existe bel et bien dans son œuvre, ne serait-ce que comme une réalité géographique qui a depuis toujours défini ses origines, ainsi que sa mythologie personnelle (il suffit de rappeler qu'il a vécu successivement à Alexandrie, à Constantinople et à Liverpool). Et lorsqu'en 1901 le jeune poète voyage pour la première fois en Grèce, son émerveillement devant la beauté des îles et la couleur de la mer « intensivement grecque » semble sincère :

The sea's colour and form are wonderful–
intensely greek

Signe d'une certaine « grécité » fortement idéalisée, la mer sera pour le poète, outre le déclencheur d'une mémoire sensuelle immédiate, le tableau de fond de batailles historiques ou des enjeux politiques. C'est ainsi que Démétrios Sôter, un parmi les nombreux héros vaincus de Cavafy, lorsqu'il rêve de reconquérir son trône en Syrie, aspire à « un pays de rêve, à une vision merveilleuse / de villes et de ports grecs ». De même, le protagoniste du poème désavoué « Retour en Grèce » (1914) retrouve dans les « eaux bien aimées de Chypre, de Syrie et de l'Egypte / les eaux de nos patries » cette identité multiple de Grec de la Diaspora dont Cavafy éprouvait si fort la nostalgie[1]. Entre le voyage réel et le voyage mythique, la traversée en mer, tout en nourrissant l'exotisme familier d'une Grèce universelle, constitue en même temps la seule scène d'extérieur dans la poésie cavafienne qui peut évoquer de magnifiques rêveries amoureuses :

Ah, m'arrêter ici. À mon tour de contempler
un peu la nature.
D'une mer matinale et d'un ciel sans nuage
Les bleus étincelants, et le sable jaune ; le tout
Sous une belle et vaste lumière.

Oui, m'arrêter ici. Et me figurer que je vois
cela
(je l'ai vu, en vérité, à l'instant où je me suis
arrêté) ;
et non ici encore mes fantasmes,
mes souvenirs, ces spectres de la volupté.

(trad. Dominique Grandmont[2])

1 Cf. Michalis Pieris, « Cavafy and the Sea », *Journal of Modern Greek Studies*, 7, 1989, p. 279.

2 Constantin Cavafis, *Poèmes*, préf., trad. et notes Dominique Granmont, Gallimard, 1999.

« Ces spectres de la volupté » révélés sous les reflets lumineux de la mer matinale, Cavafy les associe souvent au paysage marin. Le croquis rapidement esquissé sur le pont d'un bateau, la splendeur du jeune corps nu sur la plage déserte du matin, thèmes appartenant tous deux aux poèmes bien connus de Cavafy, marquent une nette prédilection, non pas certes pour le charme d'une nature idyllique, mais pour une image de la mer qui, projetant à ses infinis les visions de l'amour, devient le support d'une opération du temps.

En dehors de ce plan d'allégorie spatiale, il y a une autre catégorie de poèmes qui prouve l'attachement de Cavafy aux eaux marines : celle des jeunes morts par noyade ou suite à un naufrage. Dans ces scénarios d'inspiration plutôt romantique, l'appel irrésistible de la mer conduit à la mort, mort qui s'impose brusquement aux proches des défunts.

On voit aisément à travers ces exemples, et sans y inclure la thématique plus large du voyage, que Cavafy, tout hostile qu'il était envers la nature, construit autour de la mer un monde malléable, chargé de symboles et de significations. Parmi les nombreuses versions poétiques du paysage marin cavafien[3], il y en a une qui nous semble particulièrement propice à étudier, non seulement car il s'agit d'un des rares textes en prose du poète, mais surtout parce qu'il s'agit d'un écrit de jeunesse qui associe le thème de la mer et du voyage à celui de la diction poétique.

Intitulé initialement « Le voyage » et ensuite « Les navires », ce court texte de deux pages et demie se construit sur l'imagerie du voyage, inversant les lieux communs autour du même thème, grâce à une technique qu'on oserait qualifier de peu poétique. Nous tenterons de suivre dans cette métaphore le calcul intégral d'une pensée qui a longtemps hésité entre la vérité du poète et la piètre existence d'un employé de commerce.

La spatialité de l'écriture poétique

Cavafy ne chérissait pas particulièrement la prose. Le texte que nous abordons ici constitue avec deux autres, jamais imprimés de son vivant et écrits en 1896-7 (« Les habits » et « L'armée du plaisir »), les seules traces d'un exercice poétique qui est resté sans suite. Reprenant le thème du voyage devenu commun à l'époque, le poète opère ici une remarquable innovation. Malgré l'écho imperceptible de Baudelaire[4], il n'y a pas d'invitation chez Cavafy, ni même de volonté de départ. L'appareil métaphorique du voyage est adopté pour désigner l'expérience initiatique de l'écriture et non l'incurable spleen d'une conscience mélancolique. Les navires ne sont que les pensées du poète, et le trajet qu'ils doivent parcourir est celui « de l'imagination jusqu'au papier » :

C'est un passage difficile, une mer dangereuse. A première vue, la distance semble courte et pourtant quel long voyage, et combien risqué pour les navires qui l'entreprennent. (trad. Zervos-Portier[5])

Les idées poétiques, assimilées à des marchandises précieuses et extrêmement fragiles, risquent de se casser irréparablement

3 Sur le thème de la mer chez Cavafy, voir Pieris *op. cit.*, ainsi que G. Vrisimitzakis, *Το έργο του Κ. Π. Καβάφη*, Icaros, Athènes, 1975, p. 61-72.

4 Cf. Anna Katsigianni, « Πτυχές του καβαφικού μοντερνισμού. Τα αποσιωπημένα πεζά ποιήματα », *Syngrisi*, 9, 1988, p. 92-105.

5 C.P. Cavafy, *Œuvres poétiques*, trad. Socrate Zervos et Patricia Portier, Imprimerie Nationale, Paris, 1993.

lors de leur transport imaginaire. Les dégâts tels que le poète les imagine sont irrémédiables, car « les comptoirs de l'imagination sont vastes et luxueux, mais ils s'épuisent vite [...] il est très rare pour un navire ayant rebroussé chemin, de retrouver les mêmes exportateurs avec les mêmes articles ». En fait, le jeune Cavafy conçoit le processus de la création littéraire comme l'incessant va-et-vient des bateaux, comme un commerce dangereux où rien ne doit être laissé au hasard. Et pour quelqu'un qui n'a jamais senti l'extase de l'inspiration comme un don (Séféris, qui le savait, s'en moquait souvent), cette métaphore romantique et quelque peu maladroite met en images le souci presque existentiel du poète de ne pas trahir la dure épreuve de son labeur. Indice autobiographique, truffé de termes de commerce, le texte photographie fidèlement le doute qui hantait le poète pendant ses années de formation.
Outre les difficultés liées à l'acte d'écrire, l'invention allégorique des « Navires » cache une autre préoccupation constante chez l'Alexandrin : la réception de son œuvre par le public. Dans la deuxième partie du texte, il est question de légitimité des marchandises, des vins enivrants et interdits, des douaniers implacables :

«Dès l'arrivée au port blanc du papier, de nouveaux sacrifices sont exigés. Les officiers des douanes examinent les marchandises, ils s'interrogent pour savoir s'ils doivent autoriser le déchargement de tel article ; ils refusent tel autre : ils limitent pour tel autre la quantité. L'importation du vin est proscrite, car les pays d'où viennent les navires produisent leurs vins et leurs alcools à partir de raisin mûri sous un climat plus chaud. Les douaniers ne veulent pas parler de ces boissons-là. Elles sont trop enivrantes, elles ne conviennent pas à toutes les têtes».

On reconnaît dans ce passage la voix amère de Cavafy, le poids qu'il accordait à chaque mot, à chaque virgule, afin de dissimuler ou de peut-être mieux éclairer des sensations réservées aux hommes du plaisir (« οι ανδρείοι της ηδονής »). Le sens de l'allégorie s'éloigne du schéma typique de l'écriture du voyage : le poète n'est pas le voyageur qui rêve d'un lointain infini. Le rêve est remplacé par un projet rigoureux de poétique dont les limites sont bien précises : il s'agit d'un marché qui impose la tyrannie de ses propres lois et exige du poète une série de compromis.

Les valeurs marchandes de l'expérience créative

Derrière ce langage commercial et juridique quasi insolite où stéréotypes poétiques se mêlent à un réalisme cru, transparaît le portrait du jeune Cavafy, poète encore inconnu, âgé à l'époque de 33 ans. Descendant d'une grande famille de commerçants, ancien élève de la fameuse école de commerce Papazi à Alexandrie et employé fortuitement à la Bourse, le poète transmet à travers ce système allégorique l'expérience d'un quotidien entièrement dépourvu de poésie. Le discours organisé tel un rapport financier se compose presque uniquement d'un vocabulaire spécifique au monde du commerce. Pas de soleils couchants, pas de « paradis parfumés », ni de « vaste mer ». Que des termes bien précis pour dire l'échange ingrat entre l'imagination et le projet d'écrire. Les mots « marché », « marchandise », « comptoir », « monopole », « action », « import-export » prolifèrent et

envahissent le texte qui ne rappelle en rien les messages baudelairiens.

Car si Cavafy emprunte à « l'Invitation au voyage » l'image « des énormes navires qui charrient, tout chargés de richesses [...] et gorgés de produits d'Orient, ils rentrent au port[6] », ce n'est pas pour autant que nous devons à tout prix rapprocher les deux poèmes dont l'affinité semble purement thématique et superficielle. Le poète grec, nourri, comme toute sa génération post-romantique, de Baudelaire, ose dévêtir le thème du voyage de sa corrélation habituelle et le projeter dans une perspective d'économie marchande. Et cette projection n'est pas « fortuite et occasionnelle », comme le remarque St. Théofanidis dans une étude exhaustive sur les poèmes financiers de Cavafy. Elle est « organique » et appartient aux éléments essentiels de sa philosophie poétique[7]. D'ailleurs, le passage qui se réfère à la possibilité de tromper les autorités du port afin d'introduire des biens interdits, emballés sous un autre nom, évoque en quelque sorte la pratique éditoriale de Cavafy : réunis en feuilles volantes, ses poèmes atterrissaient chez leurs différents destinataires, et souvent il s'agissait de versions des mêmes poèmes sous d'autres titres. Le poète créait ainsi un certain bruit publicitaire autour de son dernier travail, bruit qui s'avère bénéfique lorsque Cavafy essaye de se faire connaître auprès d'un public plus large. Ne reconnaît-on pas dans cette méthode la même ruse dont il est question dans « Les navires » ?

Et si les lois locales et les réglementations des douanes sont tyranniques sur de nombreux points, elles ne sont pas entièrement restrictives et le gros du chargement est débarqué. Les officiers des douanes ne sont pas non plus infaillibles : certaines marchandises passent dans des caisses étiquetées pour d'autres contenus. C'est ainsi qu'on retrouve quelques bons vins dans les grands banquets.

Le motif du voyage comparé aux affres de l'expérience créative n'est pas propre à Cavafy. Bien d'autres avant lui ont exploré les confins de ce paysage, et Mallarmé en parlait déjà dans sa célèbre « Brise marine[8] ». Ce qui nous paraît pourtant relativement nouveau dans la structuration de cette même métaphore chez Cavafy est la façon dont il réussit à introduire une nouvelle notion de départ, une nouvelle version de l'ailleurs. Car le seul voyage que le poète entreprend est celui du retour, la seule destination des « navires » chargés du matériau poétique est celle de la sécurité rassurante du « port ». La mer « ouverte », « dangereuse », ne conduit pas à des paradis exotiques, ne berce pas nos désirs d'infini. Elle est au contraire un dehors menaçant qui met en péril l'intimité la plus profonde du poète. Il n'y a pas non plus d'aspiration vers l'inconnu : tout mouvement conduit à l'espace protégé, fermé, restreint du port.

L'espace libérateur du port : le système cavafien de réclusion

6 Charles Baudelaire, « L'invitation au voyage », *Petits poèmes en prose, Œuvres Complètes*, éd. Claude Pichois, Gallimard, 1966, tome I, p. 303. Sur ce sujet voir Jean Starobinski, *Le poème d'invitation*, La Dogana, Genève, 2001.

7 Cf. Stavros Théofanidis, « Τα οικονομικά ποιήματα του Κωνσταντίνου Καβάφη », *Tetradia Efthinis*, 19, 1992, p. 42-54, ainsi que « Σε ποιό οικονομικό σύστημα πίστευε ο Καβάφης », *I Λεξι*, 23 (mars-avril 1983), p. 245-9.

8 Stéphane Mallarmé, « Brise marine » : «Rien, [...] /Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe/ Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe/ Sur le vide papier que la blancheur défend [...] », *Poésies*, éd. Bertrand Marchall, Gallimard, 1992, p. 22.

Dans l'univers fantasmatique de Cavafy, le port est le lieu magique qui par définition (espace clos *vs* l'immensité marine) contient toutes les contradictions du voyage cavafien. Tantôt impasse où s'enferme le voyageur potentiel emprisonné dans un perpétuel recul du lointain, tantôt témoin d'un départ toujours à venir, le port-refuge d'une conscience en errance représente un état d'immobilisation. Dans notre texte d'appui, la fréquence de ce mot qui vient rythmer les départs et les arrivées des vaisseaux poétiques est frappante : « le port blanc du papier », « soyons déjà heureux que les navires entrent au port », « le port asphyxiant qui ne soit pas assez profond pour recevoir les marchandises interdites » symbolise l'enfermement volontaire du poète dans un circuit d'auto-réclusion.

Notons au passage que c'est en 1896, date de composition des « Navires », que Cavafy publie pour la première fois ses fameux poèmes « Ithaque » et « La ville ». Appartenant tous deux à la catégorie des poèmes didactiques, même s'ils décrivent un mouvement opposé, ils émergent du même fond philosophique. Voici quelques vers de « La ville » et d'« Ithaque » :

Tu ne trouveras pas de nouveaux pays, tu ne trouveras pas d'autres mers. [...]
Où que tu ailles, la ville te suivra.
Il n'y a plus pour toi ni chemin ni navire. (trad. Grandmont-Yourcenar)

Quand tu prendras le chemin d'Ithaque [...]
Souhaite que la route soit longue.
Que nombreux soient les matins d'été
où – avec quel plaisir et quelle joie ! –
tu découvriras des ports que tu n'as jamais vus ;
arrête-toi dans les comptoirs phéniciens
pour te procurer de précieuses marchandises,
ambre, corail, ébène, nacre [...]
Ithaque t'a offert ce beau voyage.
Sans elle, tu n'aurais pas pris la route.
Elle n'a rien de plus à t'apporter.
(trad. Grandmont)

La notion du voyage ou le voyage annulé

Dans l'un et l'autre cas puisant dans le même lexique, Cavafy explore chaque fois dans un contexte différent l'idée du voyage dans sa dimension symbolique. Dès que le sujet lyrique se trouve confronté au désir et à la peur du départ, l'expérience de la traversée en mer se mesure au douloureux processus de la connaissance de soi. Que dans cette expérience cognitive s'intègre le projet d'écrire et d'aller du dedans vers le dehors, cela va de soi. C'est au moins ce que certifie l'utilisation minutieuse du même champ lexical et sémantique dans les trois exemples mentionnés. Les navires, le port, le voyage, mais aussi les marchandises voluptueuses, éléments inséparables de la représentation allégorique du voyage, mettent en avant la même vérité : le triste savoir de la désillusion. Et si ce poème en prose est loin d'être un chef-d'œuvre dans la rigidité romantique de sa langue savante, à la lumière de ces deux autres poèmes, pour les lecteurs de Cavafy, il contient un signal.

[...] quand passent ces navires imposants, aux ornements de corail, aux mâts d'ébène, leurs étendards rouges et blancs déployés, regorgeant de trésors et qu'ils ne s'approchent pas du port, soit que la marchandise qu'ils transportent soit prohibée, soit que le port ne soit pas assez profond pour les recevoir. Alors, ils continuent leur route, un vent propice gonfle leurs voiles soyeuses, le soleil illumine la gloire de

leurs proues dorées, ils s'éloignent calmes et majestueux, ils s'éloignent de nous à jamais, ils s'éloignent de nos ports sans profondeur.

La vision majestueuse des navires entrant dans le port sur laquelle vient se clore le texte rappelle le mirage éclatant sur la route vers Ithaque. Le même déploiement d'images, le même décor d'esthétique décadente : les « ornements de corail », le contraste violent des « mâts d'ébène » et des « étendards rouges et blancs » rappellent les couleurs enivrantes des « comptoirs phéniciens » et des « ports jamais vus ». Mais le fantasme d'évasion que le poète dépeint dans « Ithaque », poème d'invitation dès lors emblématique, se trouvait déjà dans l'architecture des « Navires ». Il se trouvait déjà dans la vibration profonde et première que le poète ressent devant le spectacle de l'arrivée magnifique des navires dans « nos ports sans profondeur ».

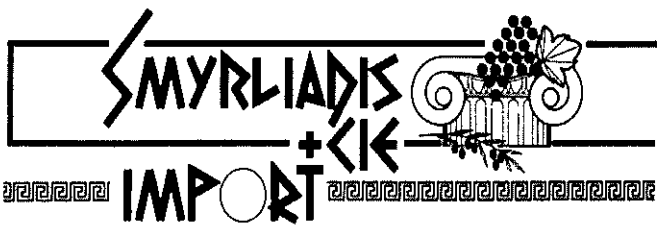
Heureusement ce spectacle est rare. On le voit à peine deux ou trois fois dans une vie. On l'oublie vite. Plus sa vision est éclatante, plus son souvenir est éphémère. Et quelques années plus tard, un jour que nous nous trouvons désœuvrés, regardant la lumière ou écoutant le silence, nous reviennent par hasard à l'esprit quelques strophes chaleureuses que nous ne reconnaissons pas d'emblée. [...] le vieux souvenir se réveille : ces strophes venaient du chant des marins, beaux comme les héros de l'Iliade, quand passaient les majestueux navires ; quand ils s'éloignaient, allant... qui sait où ?

Le poète figé à son poste d'observation se fait spectateur d'un voyage qui ne lui appartient pas, d'un rêve auquel il n'a accès que par les voies du souvenir. Voilé du regret du non-vécu, sentiment par excellence cavafien, le voyage se fait retour vers un soi modeste et étouffant.
Trop autobiographique pour être exposé au jugement public, ce texte inaugural de poétique contient en germes toutes les notions fondamentales de l'œuvre cavafienne : la sacralisation de la volupté interdite, la notion du voyage annulé, l'illusion dissipée et la doctrine réaliste du vécu. Remplaçant les paysages exotiques par des images empruntées au monde implacable du commerce, Cavafy propose ici sa vision du voyage, vision qui nous semble d'une inquiétante modernité.

Martha Vassiliadi, maître assistante
Unité de grec moderne
Université de Genève

Importation directe de spécialités grecques

Vins-Alimentation



Route de Lausanne
CH- 1610 Oron-la-Ville
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10
Fax 021/907 62 10

ALEXIS ZORBA RAFRAÎCHI

Dans le domaine de la littérature grecque moderne, s'il est un nom qui sonne familier à l'oreille du lectorat mondial, c'est bien celui de Nikos Kazantzaki (1883-1957). Son œuvre, d'une portée universelle, s'est fait connaître du grand public par le biais de multiples traductions en langues étrangères et d'adaptations réalisées par certains grands noms du cinéma.[1] Et il ne fait guère de doute que plusieurs de ses ouvrages sont considérés, depuis quelques décennies déjà, comme des classiques à part entière. Citons *Alexis Zorba* (*Βίος και Πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά*, 1946), *Le Christ recrucifié* (*Ο Χριστός ξαναστανρώνεται*, 1948), *La dernière tentation* (*Ο τελευταίος πειρασμός*, 1951)...

Le fait est que l'esprit de Nikos Kazantzaki parle encore aux gens d'aujourd'hui. Son œuvre, nerveuse, tripale, instinctive, émane d'un homme qui se voulait philosophe et poète, et dont la puissance créatrice a surtout fait merveille dans la forme romanesque. Avec Kazantzaki, c'est la verve, l'énergie, le « jus » qui s'expriment, en un tourbillon de révolte contre l'ordre établi, contre la mesquinerie intellectuelle, la sécheresse du cœur, le fanatisme, la somnolence et la compromission. Rebelle farouche et déterminé, il a prôné une forme de liberté intérieure permettant à l'homme contemporain de s'affranchir de toutes sortes d'entraves, qui révoltaient le Crétois. Animé par le désir de (ré)concilier terre et ciel, homme et création, corps et esprit, âme et croyances, instant et éternité, races et nations, il voyait son parcours de vie comme un long escalier qu'on gravit marche après marche, avec pour moteur une soif de liberté personnelle inaltérable et, pour unique souci, une exigence intérieure ascensionnelle.[2]

Au cours du semestre d'hiver 2008-2009, j'ai eu l'occasion d'animer le séminaire de traduction littéraire à l'Unité de grec moderne de l'Université de Genève. Nous nous sommes penchés sur le fameux roman *Alexis Zorba*,[3] en compagnie d'un groupe d'étudiants et d'auditeurs : Mmes Frédérique Bratschi, Viviane Burridge, Evangélia Guikas, Marie-Christine Mörike et MM. Christian Baglin, Martial Denzler et Denys Montandon.

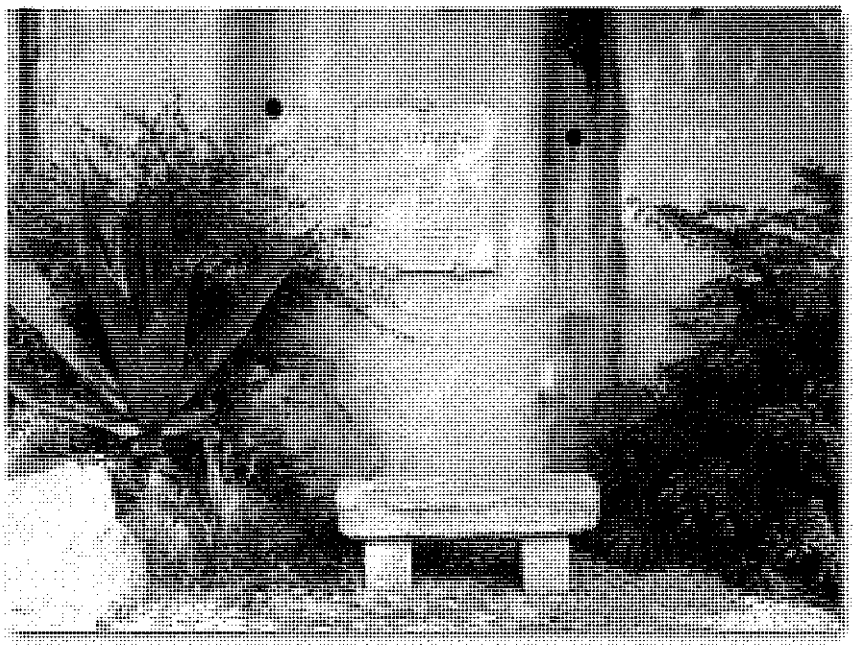
Il existe en français deux traductions du roman. La première, due à Yvonne

1 Mentionnons les films : *Celui qui doit mourir* (1957) de Jules Dassin avec Melina Mercouri et Pierre Vaneck, *Zorba the Greek* (1964) de Michael Cacoyannis avec Anthony Quinn et Alan Bates, et *The last temptation of Christ* (1988) de Martin Scorsese avec Willem Dafoe et Harvey Keitel.

2 Pour davantage d'éléments, voir *Lettre au Greco* (*Αναφορά στον Γρέκο*, 1956) de Nikos Kazantzaki et l'ouvrage d'Eleni N. Kazantzaki *Le dissident* (Plon, 1968) ou, en version grecque, Νίκος Καζαντζάκης, ο ασυμβίβαστος (éd. Kazantzaki, 1977 et 1998).

3 La traduction du titre, à elle seule, pose problème. *Βίος και πολιτεία του Αλέξη Ζορμπά* (littéralement : « Vie et façon d'être d'Alexis Zorba ») peut être entendu dans deux acceptions. L'une, ironique et guère adéquate ici, évoque ces vies de saints aux multiples tribulations, et, sous cet angle, l'équivalent français pourrait être *La vie édifiante d'Alexis Zorba*, voire *La vie de saint Alexis Zorba*. L'autre, plus imagée et pertinente, fait référence à ces esprits aventureux ayant subi mille avaries au cours de leur existence et, dans ce sens-là, la version française pourrait être *Les bourlingues d'Alexis Zorba* on *La vie cabossée d'Alexis Zorba*.

Gauthier, est parue aux éditions du Chêne en 1947, sous le titre *Alexis Zorba ou le Rivage de Crète*. L'autre, signée de la même traductrice, en collaboration avec Gisèle Prassinos et Pierre Fridas, a été publiée dès 1954 par les éditions Plon. Et ce texte figure encore aujourd'hui, en bonne place, sur les rayonnages de nos librairies, parmi les ouvrages en format de poche. À signaler que l'édition courante porte la mention « Texte intégral » sur sa quatrième de couverture, quoique le prologue n'y figure pas.



Ici Nikos Katzanzaki s'arrêta pour achever son œuvre (Antibes, photo Nathalie Sinagra)

Si les œuvres classiques, par définition, ne vieillissent pas, tant le génie de leur auteur transcende les époques, il n'en va pas forcément de même pour leurs traductions. On a coutume de dire que, pour les grands textes, chaque génération possède sa propre traduction ; André Markowicz, le traducteur de Dostoïevski, estime que « une trentaine d'années : c'est la durée de vie moyenne d'une traduction ».[4] Et l'on ne saurait trop se réjouir de voir que les épopées homériques, par exemple, sont régulièrement retraduites en français. Ainsi, Frédéric Mugler[5] nous a offert il y a quelques années de cela une *Iliade* remise à neuf, dépoussiérée, laquelle risque fort, tout naturellement, de jaunir à son tour d'ici à quelques années.

La langue française évolue, c'est une évidence. Énonçons-en une seconde : la façon de traduire un texte littéraire évolue, elle aussi. De même qu'il existe une histoire de l'histoire ou, si l'on préfère, une manière différente aujourd'hui, par rapport à hier, d'aborder la science historique, il existe également une histoire de la traduction.

Or, aujourd'hui, quelque soixante ans plus tard, le texte français d'Yvonne Gauthier paraît daté. Surannée, trop chic, « lissée », esquivant les particularités stylistiques propres à Kazantzaki,[6] sa

4 Citation tirée de : « Note du traducteur » *in* Fédor Dostoïevski, *Le joueur*, traduit du russe par André Markowicz, Actes Sud, coll. Babel, 1991 et 2007 (p. 211).

5 Homère, *L'Iliade*, traduit du grec par Frédéric Mugler, Actes Sud, coll. Babel, 1995.

6 Voir par exemple, dans l'extrait ci-après, le grec écorché par madame Hortense qui, au lieu de dire "ναύαρχος" (amiral), prononce le terme inexistant et johment culotté de "νάβρακος" (« arimal »). Pareils jeux de langage sont gommés par Yvonne Gauthier.

version mériterait d'être aujourd'hui remplacée par un texte français non seulement plus moderne, mais aussi davantage respectueux de l'original. D'autant plus que, soulignons-le, le langage utilisé par Kazantzaki était tout sauf académique. Pour illustrer cela, mentionnons certaines bizarreries de langage chères à l'auteur crétois : mots d'origine étrangère ("σαντέζα" pour *τραγουδίστρια*, "Φραντσέζα" pour *Γαλλίδα*), termes populaires ("ζερβά" pour *αριστερά*, "Κάστρο" désignant *Ηράκλειο*, "το Μπερούτι" pour *η Βηρυττός*, "σκραπ", "σκρόφα", "χαχόλος", etc.), substantifs au genre inhabituel ("ο αθότυρος" désignant *το ανθότυρο*, "η παράδεισο" pour *ο παράδεισος*), désinences peu ordinaires ("γύρα" pour *γύρω*, "κοντουλός" pour *κοντούλης*), diverses altérations vocaliques ou consonantiques ("αράπακας" pour *αράπακλας*, "θάμα" pour *θαύμα*, "οχτρεύουμαι" pour *εχθρεύομαι*, "φουμισμένος" pour *φημισμένος*, "χινόπωρο" pour *φθινόπωρο*), sans oublier les nombreux mots appartenant au parler crétois.

Semblables phénomènes abondent, donnant une tonalité particulière à la langue de Kazantzaki : une tonalité (faussement ?) populaire, orale, spontanée. Parfois, le lecteur peut s'imaginer, en parcourant la version grecque d'*Alexis Zorba*, non pas lire un roman, mais entendre une histoire contée par un homme qui déballerait ses souvenirs sans trop se soucier de donner à son récit une forme littéraire joliment apprêtée. Le traducteur moderne, scrupuleux – et, si possible, inspiré ! –, se doit de reproduire cette atmosphère-là. Il lui faut pour cela faire preuve d'audace et de fantaisie. En classe, nous avons donc décidé de suivre une voie d'emblée différente de celle choisie par Yvonne Gauthier. Son emploi systématique du passé simple, par exemple, avec ses pesants circonflexes ornant la 1re personne du pluriel (« nous bûmes », « nous mangeâmes », « nous partîmes ») nous a dérangés, car en décalage avec la verdeur langagière du texte original. Voici donc, à tire d'échantillon, quelques pages du roman de Nikos Kazantzaki, traduites collectivement. Il s'agit de la scène où madame Hortense, alias Bouboulina, égrène ses souvenirs d'ancienne cocotte au cours d'une soirée arrosée. On la trouve aux pages 49 à 52 dans l'édition grecque publiée aux éditions Eleni Kazantzaki. Pour comparer cette version avec la traduction française, on peut consulter les pages 47 à 51 de l'édition Plon

Dans des moments pareils, toutes les portes de la femme sont ouvertes, les sentinelles dorment, et un compliment s'avère tout-puissant, comme l'or ou l'amour.

J'ai donc allumé ma pipe et j'y suis allé de mon compliment :

– Si je puis me permettre, vous me faites penser, madame Hortense, à Sarah Bernhardt... dans sa jeunesse. Je ne m'attendais pas à trouver pareille élégance, grâce, noblesse, pareille beauté, en ces lieux sauvages. Quel Shakespeare vous a donc envoyée ici, parmi les cannibales ?

– Shakespeare ? a-t-elle fait en écartant ses petits yeux délavés. Quel Shakespeare ?

Son esprit s'est envolé, parcourant à tâtons les théâtres visités, a passé en revue les cafés chantants de Paris à Beyrouth, puis a longé la rive de l'Orient, et, tout à coup, le souvenir lui est revenu : à Alexandrie, grande salle, éclairée de lustres, aux sièges de velours, foule d'hommes et de femmes, dos nus, parfums, bouquets, et soudain le rideau s'est levé, découvrant un Maure terrible :

– Quel Shakespeare ? a-t-elle répété, joyeuse d'avoir enfin su retrouver le souvenir ; celui qui s'appelle aussi Othello ?

– Tout juste. Quel Shakespeare, madame, vous a jetée sur cette rive sauvage ?

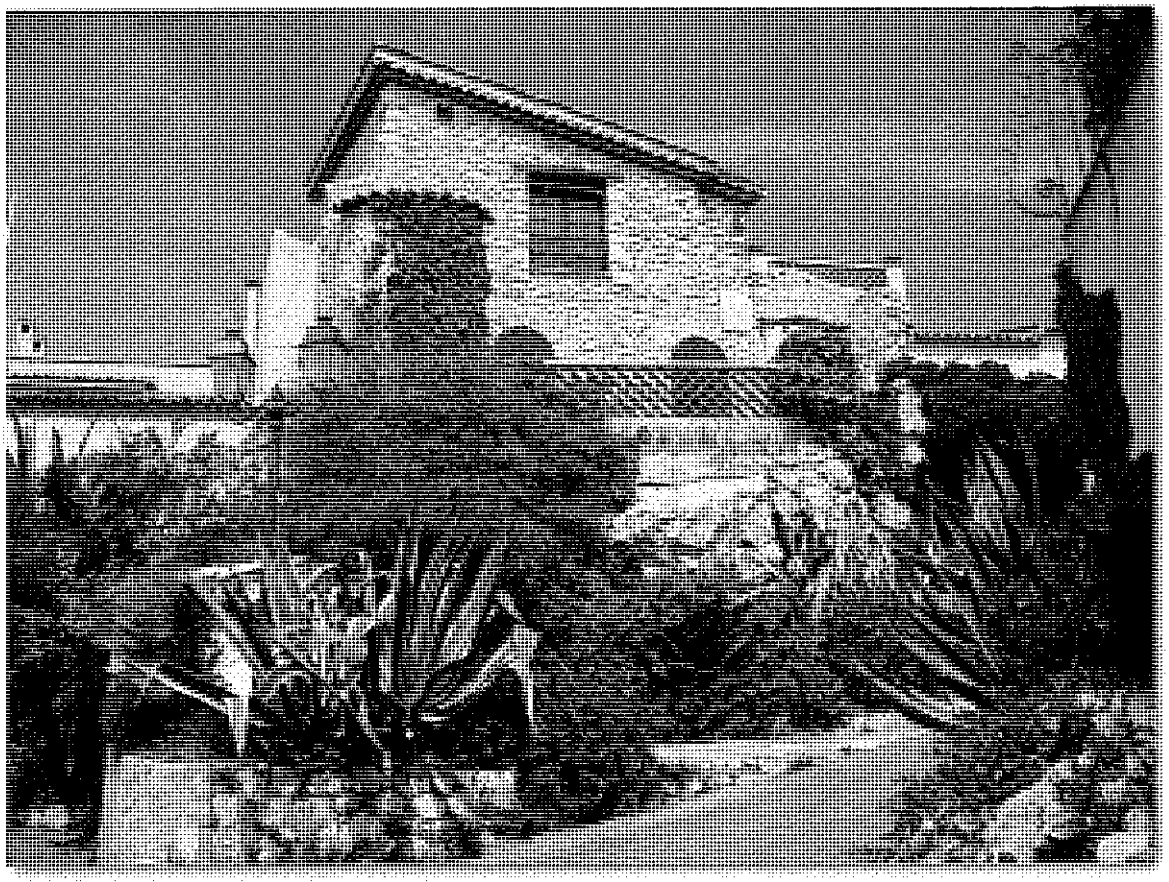
Elle a regardé autour d'elle ; les portes étaient closes, le perroquet sommeillait, les lapins faisaient l'amour, nous étions seuls. Et elle s'est mise à nous ouvrir son cœur, comme on ouvre un vieux coffre empli d'épices, de billets doux jaunis, de vieilles toilettes…

Elle baragouinait le grec, mélangeait les syllabes, voulait dire « amiral » et disait « arimal », « l'insurrection », l'appelait « la résurrection ». Cependant, rendons grâces au vin, nous la comprenions parfaitement, et si des fois nous avions peine à nous retenir de rire, d'autres fois – sous l'effet d'une cuite déjà bien entamée – nous nous mettions à pleurer.

– Eh, bien (s'est mise à affabuler plus ou moins en ces termes la vieille sirène dans sa cour odorante), eh, bien, moi, telle que vous me voyez, j'étais – ma foi ! – célèbre et adulée. Pas du genre cocotte à cabarets d'Orient, non ! Moi, j'étais une artiste fameuse et je portais des combinaisons de soie, garnies de vraies dentelles. Mais l'amour…

Elle a poussé un profond soupir. Et pris une nouvelle cigarette, allumée par Zorba.

– J'ai aimé un "arimal". La Crète faisait de nouveau la "résurrection", et les flottes sont venues jeter l'ancre au large de Souda. Quelques jours plus tard, j'y ai jeté l'ancre, moi aussi. Oh, quelle splendeur ! Vous auriez dû voir les quatre "arimals", d'Angleterre, de France, d'Italie, et le Russe. De l'or partout, chaussures vernies et des plumeaux sur la tête. Comme des coqs. Des coqs bien gras, de cent soixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ils m'éreintaient ! Et quelles barbes ! Frisées, toutes soyeuses ; noires, blondes, grises,



Placette Nikos Katzanzaki à Antibes (photo Nathalie Sinagra)

brunes, et qui sentaient bon ! Chacun avait son propre parfum, grâce à quoi je les reconnaissais la nuit. L'Anglais sentait l'eau de Cologne, le Français, la violette, le Russe, le musc, et l'Italie, ah ! L'Italie, elle, raffolait du patchouli. Des barbes, Jésus Marie, mais de ces barbes !

» Très souvent on était ensemble tous les cinq, à l'"arimauté" et on parlait de la "résurrection", tous en déshabillé. Moi, avec un petit chemisier de soie qui me collait à la peau, parce qu'ils me l'inondaient de champagne. C'était l'été, tu vois. Donc, on parlait de la "résurrection", des causeries très sérieuses, et moi j'attrapais les barbes et je les suppliais de ne pas bombarder les pauvres petits Crétois. On les voyait, avec nos jumelles, sur un rocher, près de la Canée ; minuscules, comme des fourmis, avec des espèces de culottes bleues et des bottes jaunes. Et ils criaient, ils criaient : "Hourra ! Hourra !", et ils agitaient un drapeau…

Les roseaux qui barraient la cour se sont mis à bouger. Effrayée, la vieille combattante des mers s'est tue, effrayée ; entre les roseaux, des petits yeux pleins de malice ont lui : les gamins du village avaient flairé notre fête et nous épiaient.

La divette a fait mine de se lever mais n'y est pas arrivée ; elle avait trop bu, trop mangé, et s'est rassise en sueur. Zorba a ramassé par terre un caillou ; les gamins se sont dispersés en hurlant.

– Continue, ma bonne fée marine, continue, ma dorée ! a fait Zorba en rapprochant sa chaise.

– Je parlais donc avec l'Italien, avec qui j'avais les plus grandes intimités, je lui attrapais la barbe et je lui disais : « Mon Cannavaro – c'est comme ça qu'il s'appelait –, mon petit Cannavaro chéri, faut pas faire boum, boum ! Faut pas faire boum, boum ! »

» Combien de fois je ne leur ai pas sauvé la vie, moi, telle que tu me vois, à ces Crétois ! Combien de fois les canons n'étaient pas chargés, et moi je tenais la barbe de mon "arimal" pour l'empêcher de faire boum, boum ! Mais qui m'en sait gré, hein ? Vous voyez une décoration, vous, ici ? Eh bien, moi non plus…

Fâchée contre l'ingratitude des hommes, madame Hortense a frappé la table de son petit poing mou, fripé. Alors Zorba, prétendument sous le coup de l'émotion, a tendu les mains vers ses genoux écartés, patinés, les a empoignés et s'est écrié :

– Ma Bouboulina, par pitié, faut pas faire boum, boum !

– Bas les pattes ! a gloussé notre dame ; pour qui me prenez-vous, enfin ?

Et elle lui a jeté un tendre coup d'œil.

– Il y a un bon Dieu, disait l'infâme canaille, t'en fais pas, ma Bouboulina ! Il y a un bon Dieu ; on est là, nous aussi ; soupire pas comme ça.

La vieille Parisienne a levé ses petits yeux noirs plissés vers le ciel, mais voyant son perroquet qui dormait, tout vert, dans sa cage :

– Mon Cannavaro, mon petit Cannavaro chéri, a-t-elle gargouillé amoureusement.

Et le perroquet, au son de la voix, a ouvert les yeux, s'est accroché aux barreaux de la cage et s'est mis à clamer d'une voix rauque d'homme en train de se noyer :

– Cannavaro ! Cannavaro !

– Présent ! s'est écrié Zorba et il a retendu sa main vers les genoux patinés comme pour les conquérir.

La vieille divette s'est frottée contre la chaise avant de rouvrir sa bouche fripée :

– Je me suis battue, moi aussi, au corps à corps, vaillamment. Mais les mauvais jours sont venus ; la Crète s'est libérée, les flottes ont reçu l'ordre de partir. « Qu'est-ce que je vais devenir, moi ? », je hurlais en attrapant les quatre barbes. « Où allez-vous me débarquer ? Je ne pourrai plus m'en passer de la grande vie, je ne pourrai plus m'en passer des bouteilles de champagne et des poulets rôtis, je ne pourrai plus m'en passer de mes petits marins au garde à vous, des canons fièrement dressés en mon honneur, comme ça, de profil,

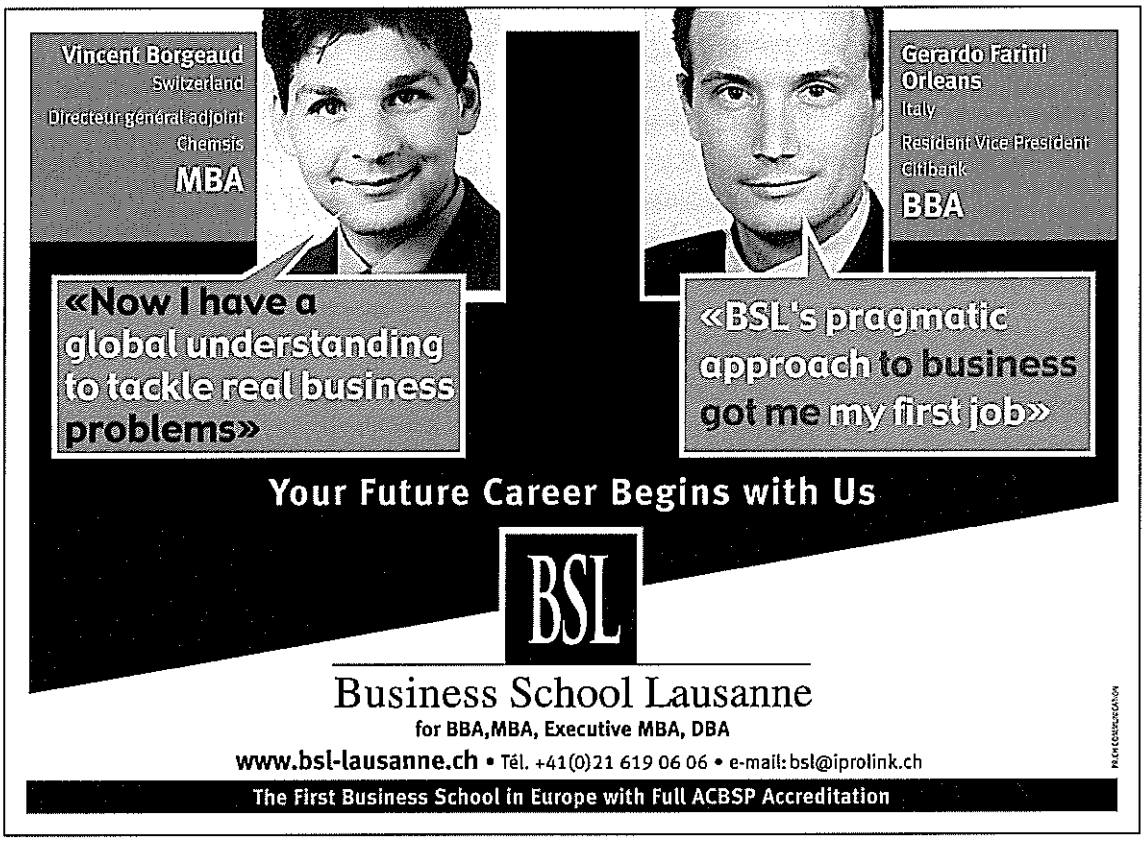
chargés comme des hommes ! Qu'est-ce que je vais devenir, moi, quatre fois veuve d'un coup, hein, mes petits "arimals" ? »

» Et eux ils riaient – ah, les hommes ! –, ils me bourraient de livres anglaises, de lires, de roubles et de francs. J'en ai mis dans mes bas, dans mon corsage et mes escarpins. Et je pleurais, le dernier soir, et je criais. Alors mes "arimals" ont eu pitié de moi, ils ont rempli une baignoire de champagne, ils m'ont plongée dedans et j'ai pris mon bain sous leurs yeux – eh oui, mon cher, on avait certaines privautés – et après ils ont plongé leurs verres et bu tout le champagne, ces braves messieurs ! Une fois ivres, ils ont éteint les lumières…

» Au matin, j'étais toute parfumée, en couches successives : violette, eau de Cologne, musc et patchouli. Et les quatre grandes puissances – l'Angleterre, la Russie, la France, l'Italie –, je les tenais ici, ici, contre mon sein, et je jouais avec elles, tiens, comme ça !

Et madame Hortense écartait ses petits bras boudinés, les agitait de haut en bas, comme si elle faisait sauter sur ses genoux un bébé.
Tiens, comme ça, comme ça ! Et au petit jour, les coups de canon ont commencé, je vous le jure sur l'honneur, les coups de canon ont commencé, et moi, je suis montée à bord d'une barque blanche à douze rames qui m'a emmenée au large de la Canée…

Par Gilles Decorvet
et un groupe d'étudiants de l'Unité en grec moderne de l'université de Genève



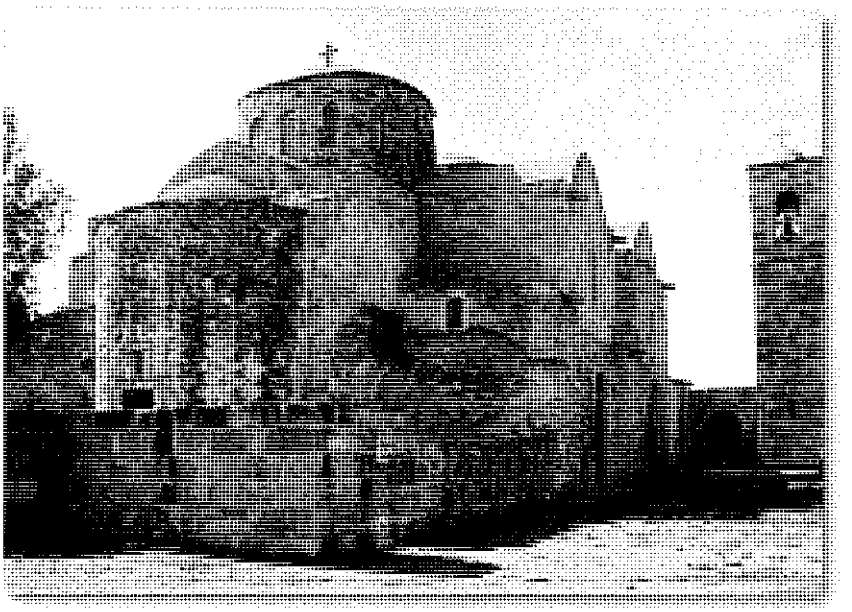
NOTRE VOYAGE À CHYPRE EN OCTOBRE 2008

Extraordinaire musée inondé de soleil, Chypre illustre l'histoire de la Méditerranée orientale. Grande exportatrice de cuivre, depuis le néolithique, Chypre forgea son identité au feu de ses relations avec le Proche-Orient et l'Egée. Les Romains y laissèrent de nombreux témoignages, l'époque byzantine la dota de merveilleuses églises aux fresques prodigieuses, dont dix sont inscrites au patrimoine de l'humanité. A l'issue des croisades, la dynastie des Lusignan lui apporta une touche européenne.

Très bien préparé par les responsables du voyage : Raymonde Giovanna et Jeanne Michaud, ce séjour à Chypre du 18 au 25 octobre 2008 fut très réussi et apprécié par les participants. Notre guide francophone, Graziella nous a commenté, aussi bien dans le car que sur les sites, l'histoire de Chypre, la vie de tous les jours, le manque d'eau au quotidien (pour les habitants mais pas pour les touristes), les problèmes politiques et sociaux liés à la séparation de l'île en 1974. C'est elle qui nous apprend que le nom de « Chypre » vient du mot « cuivre ».

Dans un premier temps, c'est la découverte d'une partie du Nord-Est de l'île, partie occupée par les Turcs, plus particulièrement **Salamis** et **Famagouste**.

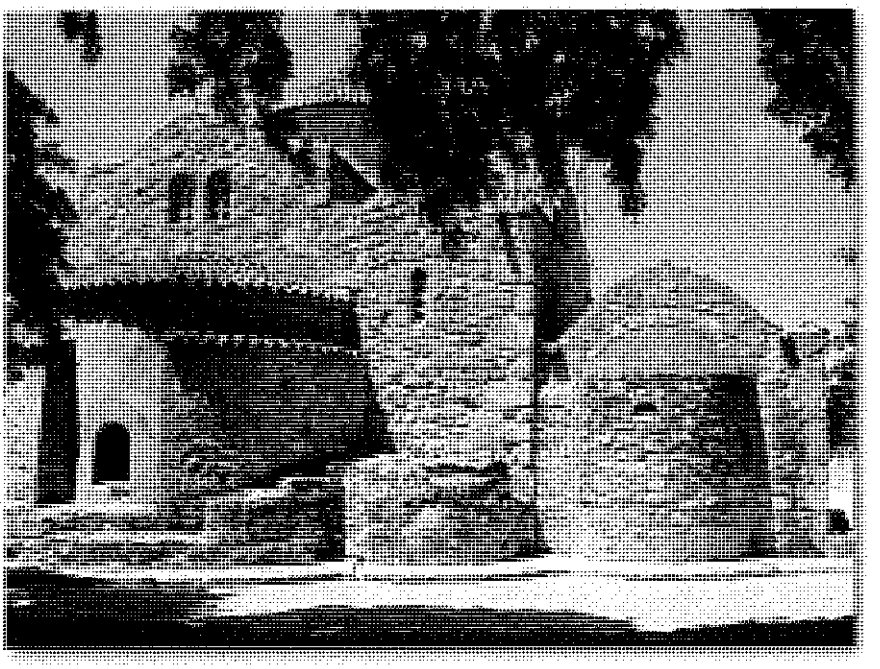
Le Monastère de Saint Barnabé, près de Salamis, a été spécialement apprécié. Cet



ancien monastère aujourd'hui musée, abritait un célèbre atelier d'icônes. Ce qui attirait surtout les pélerins, c'est le miracle datant du Ve siècle, qui relate que Barnabé, lévite originaire de Chypre (l'un des septante-deux disciples du Seigneur) et compagnon de Paul serait apparu au prélat Anthémios et lui avait révélé son lieu de sépulture. Plus tard, Anthémios se rend sur les lieux et découvre effectivement la tombe de Barnabé. Une église est construite près du tombeau du saint. Aujourd'hui, la

vocation religieuse du monastère a disparu mais le monastère abrite un superbe musée d'archéologie.

Nous avons ensuite visité, par une grosse chaleur, la ville moyenâgeuse de **Famagouste**, sa cathédrale gothique, Saint-Nicolas datant du XIVe s., donc de l'époque franque, et transformée ensuite en mosquée. Un impressionnant *Ficus sycomorus* datant du 13e s. orne l'entrée de la cathédrale. Nous n'avons pas manqué de grimper sur les remparts de la ville et sur la fameuse tour d'Othello, d'où la vue sur la mer et la ville est superbe.



Revenant dans la partie grecque de l'île, nous passons par **Nicosie** la ville frontière entre les deux communautés. Après le Musée archéologique, nous nous sommes arrêtés au Musée des icônes byzantines, l'un des musées le plus somptueux du monde, créé par Monseigneur Makarios, figure emblématique de Chypre et président de 1960 à 1977.

Parmi toutes les excursions proposées dans cette partie de l'île, très variées et enrichissantes, il faut surtout mentionner plusieurs belles églises byzantines :

A **Kiti :** l'église de la Panayia Angeloktisti du XIe siècle, construite sur une ancienne basilique du Ve qui présente de superbes mosaïques du VIe représentant entre autres Marie entre les archanges Michel et Gabriel. La légende raconte qu'une armée d'anges construisait l'église durant la nuit et c'est pour cette raison qu'elle reçu l'épithète « Angeloktisti » (construite par les anges).

A **Larnaca** (l'ancienne Kithion) : l'église Saint-Lazare. C'est le saint patron de Larnaca ; il s'installa dans la cité à la résurrection du Christ et y vécut pendant 30 ans. Le tombeau du saint, que l'on peut voir, repose sous l'église byzantine. Restaurée au XVIIe siècle, cet édifice à trois coupoles possède une très belle iconostase, bel exemple de sculpture sur bois baroque et plusieurs icônes datant du XVII-XVIIIe.

A **Kakopetria** : l'église Saint-Nicolas du Toit, avec ses deux toits superposés : l'ancien toit à coupole a été recouvert par un toit en bâtière, peut-être pour protéger l'église de la neige et de la pluie. Ce toit est à l'origine de son épithète. A l'intérieur, magnifiques fresques du XIe au XVIIe siècle.

A **Lagoudera** : l'église de Panayia tou Arakou, du XIIe s. avec de superbes fresques, de style commène tardif (style qui accentue la représentation des sentiments et multiplie les effets décoratifs), elle n'a jamais été restaurée et présente une décoration très complète, centrée sur des représentations de la Vierge.

A **Asinou,** la modeste église consacrée à la Panayia Phorviotissa (sainte des buissons), perdue dans une grande forêt de pins, est inscrite au Patrimoine mondial de l'Unesco. Datée du XIIe s., elle a été très bien restaurées et ses fresques présentent une foison de scènes relatant la vie de Jésus, de Marie et de saints. Dans le narthex, rajouté un siècle plus tard, nous admirons les fresques célèbres de la Panayia Phorviotissa et l'Anastasia Pharmakolitria, deux scènes rarement représentées. Cette petite église est un bijou qui vaut une visite en particulier pour le parcours entre montagne et forêt.

Enfin à **Paphos**, l'Enkleistra de saint Néophyte le Reclus, où nous avons été accueillis par Monseigneur Neophytos qui prépare une thèse de doctorat à la Faculté de théologie de l'Université de Genève) et qui nous a reçus royalement. Il nous fait visiter et nous commente la grotte de saint Néophyte, qui est la copie d'une grotte de Palestine, creusée en 1159 dans le rocher, par le jeune Néophytos lui-même, lors d'un retour de pèlerinage en Palestine. Il l'aménage et décide d'y vivre en reclus et d'y former des élèves. L'Enkleistra (= réclusion) s'agrandit en un monastère conçu de pièces en enfilade. Le décor est élaboré en trois phases: de 1180 à 1500. Dans l'enceinte du monastère, nous visitons aussi l'église moderne, le petit musée et le réfectoire où nous prenons un copieux repas, bien arrosé autour d'une table en sigma que préside Monseigneur Néophytos. L'accueil et la visite de ce haut lieu, riche en trésors religieux et intellectuels, nous ont comblés

et nous souhaitons longue vie à ce centre ecclésiastique renommé.

Ce même jour, nous avons visité le site de **Paphos** et la Maison d'Aïôn ou de Dionysos (selon les publications), qui abrite les plus belles mosaïques de Chypre, exécutées entre 325 et 350 ap. J.-C. Le décor du triclinium présente diverses illustrations de mythe grec, avec une iconographie très originale, reflétant l'état d'esprit de l'antiquité tardive. Un article dans le *Desmos* de 2001 abordait le panneau de l'enfant Dionysos, scène particulièrement intéressante dans une perspective philosophique du IVe siècle ap. J.-C.

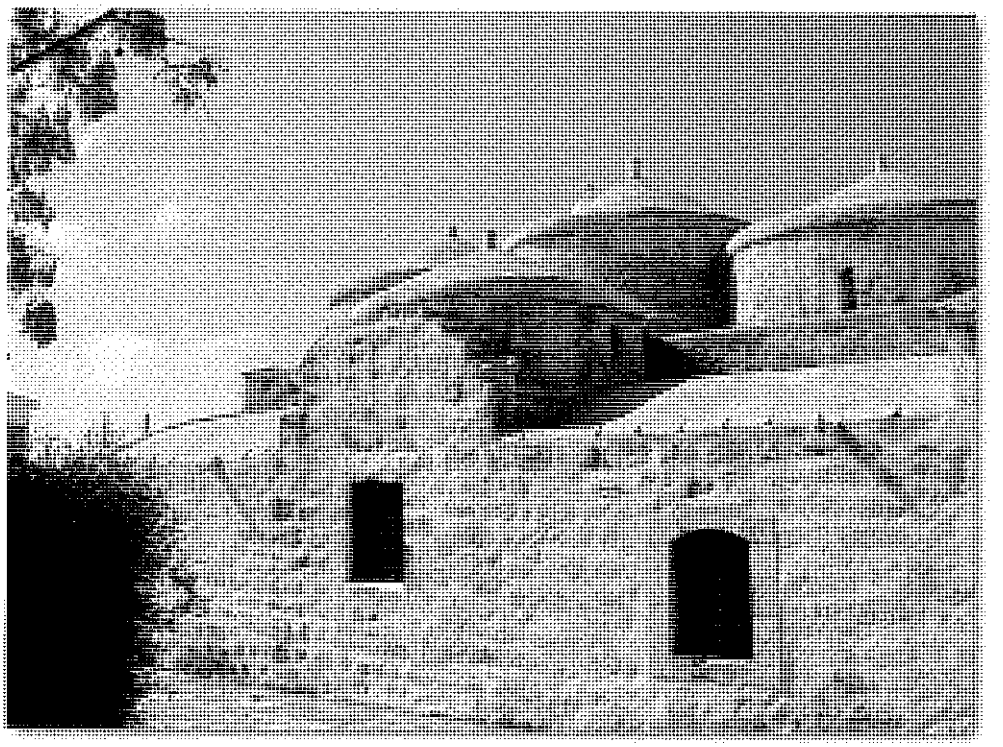
Dans le village de **Yeroskipou** nous avons vu, depuis l'extérieur à cause des travaux, la très belle église d'Ayia Paraskévi, construite sur un plan basilical et recouverte de cinq coupoles sur le modèle des basiliques justiniennes.

Dans ce même village, nous avons découvert, beaucoup plus prosaïquement, la fabrication des loukoums et, le lendemain, dans le village d'**Argos**, une distillerie d'eau de rose (confiture, glyko et produits cosmétiques).

Quelques participants ont profité d'une après-midi libre pour visiter le site archéologique de **Kourion**, ancienne cité gréco-romaine, grâce à la disponibilité de notre sympathique chauffeur.

Une semaine à Chypre est trop vite passée. Le climat était si clément que nous avons pu chaque soir en rentrant nous baigner et profiter de la beauté de cette île. Un grand merci aux deux organisatrices, et au prochain voyage !

Trois participantes



Le roman policier, en Grèce, se nourrit surtout de traductions des plus grands noms de la littérature policière étrangère. Longtemps confiné au rang de sous-littérature, il peine à trouver sa place. Quelques auteurs cependant ont illustré ce genre, surtout Yannis Maris qui a été apprécié par un large public grâce à des romans parus en feuilletons dans les journaux et magazines des années 1950, en particulier *Meurtre à Kolonaki*, et puis plus récemment, entre autres auteurs, **Petros Markaris.**

Celui-ci est né à Istanbul en 1937. Traducteur de Brecht et de Goethe, scénariste, collaborateur de Theo Angelopoulos, il est auteur de romans policiers et créateur du commissaire Charitos. Son dernier livre, *Actionnaire principal*, vient de paraître en français au Seuil, mais j'aimerais présenter le précédent, paru en poche aux éditions Points : *Le Che s'est suicidé*, traduit par Caroline Nicolas.

Le titre pourrait faire croire à une nouvelle énigme à propos de Che Guevarra, mais si ce titre joue sur l'aspect sensationnel d'une certaine presse, c'est à dessein, pour plonger le lecteur dans la réalité grecque actuelle.
« Dans cette vaste place financière, le Che n'est plus qu'une figure qui fait vendre. Demain je vendrai peut-être Papadopoulos, après-demain un autre coco, Mao peut-être avec sa petite casquette. », p. 454.

A quelques jours des jeux olympiques d'Athènes en 2004, un célèbre homme d'affaires Jason Phavieros, gros investisseur dans les Balkans, se suicide en direct à la télévision lors d'une émission de grande écoute, puis un député et un journaliste, dans des conditions aussi spectaculaires. Une biographie de chacun d'eux sort simultanément. Le commissaire Charitos sort de sa convalescence et de l'influence un peu envahissante de sa femme pour enquêter avec l'aide de sa jeune collaboratrice. Cet homme un peu taciturne, petit-bourgeois bien implanté dans ses habitudes, possesseur d'une vieille Fiat polluante, amateur éclairé de dictionnaires, pose un regard lucide et critique sur la réalité de son pays.
« Tout Grec se respectant qui ne soit pas intimement convaincu que le Trésor public le plume comme une volaille et n'éprouve pas le besoin de lui rendre la monnaie de sa pièce est soit un fou furieux soit un Bulgare », p. 42.

Une organisation inconnue, ultranationaliste et xénophobe revendique le fait d'avoir poussé ces célébrités au suicide. Entre pressions et scandales, Charitos va trouver d'étonnantes pistes que le lecteur découvrira.

Vous l'aurez compris, il n'en sera pas dit davantage à propos de l'intrigue. Le lecteur vit la vie quotidienne de la classe moyenne avec ses difficultés, parcourt les rues d'Athènes, découvre les méandres politico-financiers de la Grèce actuelle sur fond de passé dictatorial, l'emprise énorme de la presse et des médias à sensation ainsi que les nouveaux problèmes de la Grèce d'aujourd'hui avec l'afflux très important de réfugiés. Dans le labyrinthe de la société, c'est l'inspecteur Charitos qui tient le fil d'Ariane et le Minotaure prend des aspects bien inquiétants.

J.-D. Murith

Parutions récentes

Actionnaire principal de Petros Markaris, éd. Seuil, 2009, trad. Caroline Nicolas.

Gants avec mains de Maria Efstathiadi, éd. l'Harmattan, 2009, trad. Michel Volkovitch.
Le Mendiant d'Andréas Karkavitsas, éd. L'Harmattan, 2009, trad. Marc Terrades.

Carnets de garde de Spyros Tsovilis, éd. l'Harmattan, 2009, en français.

Au cœur des Balkans : le parc de Prespa de Giorgos Catsadorakis, éd. Buchet Chastel, 2009, trad., Marie-Cécile Navet-Gremillet.

Walter F. Otto et le sens grec du divin de Jean Lauxerois, Mayet, éd. du Grand Est, 2009.

KAPODISTRIAS, PREMIER BOURGEOIS D'HONNEUR DE LAUSANNE

En présence du syndic de Lausanne, Daniel Brélaz et des ministres des affaires étrangères suisse et russe Micheline Calmy-Rey et Sergueï Lavrov, la municipalité de Lausanne a célébré son premier bourgeois d'honneur en inaugurant, le 21 septembre dernier, un buste à l'effigie de Kapodistrias[1]. Œuvre du sculpteur russe Vladimir Surovtsev, cette statue a été offerte à la ville à l'occasion de la venue du président Medvedev. Ce sont les ambassades grecque et russe qui, en avril 2008 déjà, se sont adressées à M. Brélaz pour l'informer de ce projet, mais la Grèce s'est retirée en cours de route et c'est la Russie qui a finalement offert ce monument à la ville, en souvenir de ce grand homme d'Etat russe, grec et suisse.

La carrière diplomatique et politique de Kapodistrias, natif de Corfou, est un reflet de la période troublée du début du XIXe siècle. Secrétaire d'Etat dans l'éphémère « République des Sept-Iles », il rejoint la Russie à la fin de celle-ci et c'est en qualité de représentant de la Russie qu'il participe aux délibérations du Traité de Vienne, qui réorganise l'Europe à la chute de Napoléon. Il sera un défenseur acharné de la Suisse et surtout du maintien des cantons créés lors de l'Acte de Médiation en 1803. Dans ce cadre, il va parcourir la Suisse Romande et sera un médiateur auprès de la Diète Fédérale en 1815. Il va ainsi œuvrer à la reconnaissance de l'indépendance du canton de Vaud au sein de la Confédération (Berne voulait revenir au statut de l'Ancien Régime et reprendre son territoire sujet).
Le 7 août 1815, le nouveau pacte fédéral est signé et c'est en mai 1816 que :

« Le Grand Conseil du canton de Vaud, considérant les témoignages d'intérêt particulier que Son Excellence le Comte Capo d'Istria, conseiller l'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie, a donné au canton de Vaud dans les circonstances critiques où s'est trouvée notre Patrie, et la haute protection dont il a été l'organe de la part de cet Illustre Monarque envers ce canton, désirant lui exprimer d'une manière substantielle et durable, les sentiments de gratitude du Peuple Vaudois, décrète :
Art. 1er.- Son excellence, M. Jean Comte de Capo d'Istria, Conseiller d'Etat actuel de Sa Majesté l'Empereur de Russie, Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères, Chevalier Grand Croix de l'ordre de Saint-Wladimir et de l'ordre de Sainte-Anne de Russie, de l'ordre de Léopold d'Autriche et de celui de l'Aigle Rouge, est déclaré citoyen du Canton de Vaud et jouira de tous les droits attachés à cette qualité ».

Le buste de Kapodistrias ou Capo d'Istria est placé dans le jardin entre le château d'Ouchy et le débarcadère, dans un lieu très touristique autant pour les Lausannois que pour les étrangers.
Desmos se devait de signaler la présence de cette statue en ville de Lausanne, statue qui célèbre un éminent citoyen grec qui fut le premier président de la nouvelle République des Hellènes en 1827.

Christiane Bron

1 A deux reprises *Desmos* a publié des articles sur Kapodistrias : A.M. Reymond, «Un grand vaudois oublié ? Capo d'Istria», *Desmos* 17, 1989, pp. 9-13 et E. Koukou, «Ioannis Kapodistrias-Jean-Gabriel Eynard : les protagonistes de la liberté de la Grèce», *Desmos*, 22, 1994, pp. 31-35.

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES DE LAUSANNE 2008-2009

Durant la période 2008-2009, les Amitiés gréco-suisses de Lausanne ont proposé à leurs membres les activités suivantes :

Du 18 au 25 octobre 2008,
Voyage à Chypre. Quelques membres nous le demandaient depuis longtemps et nous y pensions aussi mais après la très belle exposition au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, intitulée « Chypre, d'Aphrodite à Mélusine » le temps était venu d'inscrire Chypre à notre prochain voyage. Lire le compte rendu dans ce numéro de DESMOS.

6 novembre 2008,
Madame Marie WIDMER, assistante et doctorante en histoire ancienne à l'Université de Lausanne, récipiendaire en 2007 du prix Valiadis des Amitiés gréco-suisses, a retracé la vie de la reine Laodice, reine grecque du IIe siècle avant notre ère.

22 janvier 2009,
Mademoiselle Ellia MEYLAN (élève au Gymnase de Chamblandes à Pully), accompagnée de Madame Annette ROSENFELD (docteur ès lettres et spécialiste de l'Antiquité grecque, enseignante en ce même gymnase), ont amené un souffle de jeunesse pour cette première conférence de l'année en nous présentant un travail de maturité « l'Antiquité revisitée : une réécriture de Phèdre ». Nous avons quelques exemplaires de cet extraordinaire travail dans la bibliothèque des AGS, où ils sont à votre disposition.

7 mars 2009
Vasilopita 2009 aux couleurs de la Crète à l'Hôtel Continental ; traditionnelle soirée grecque avec repas, musique et danses où nous sommes très chaleureusement invités par l'Association ESTIA.

11 mars 2009,
Monsieur Pierre DUCREY (professeur honoraire d'histoire ancienne à l'Université de Lausanne, directeur de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce de 1982 à 2006 et président de la Fondation de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce depuis 2007) nous a présenté une conférence « Erétrie, 45 années de fouilles archéologiques suisses en Grèce (1964-2009) ». Il nous a parlé des nombreuses et parfois spectaculaires découvertes de l'Ecole suisse d'archéologie en Grèce.

30 avril 2009
Assemblée générale, suivie par un intermède musical offert par le sympathique duo grec Nikos et Giorgos, qui nous ont donné un avant-goût de vacances helléniques et ont joué toutes les mélodies demandées par nos membres. Après cette rêverie musicale, nous nous sommes retrouvés au restaurant « Steak Grill » de l'hôtel Continental pour déguster de très bonnes grillades.

4 juin 2009
Monsieur Pascal BROULIS, président du Conseil d'Etat, chef du Département des finances et des relations extérieures du canton de Vaud, nous a offert une rencontre-conférence sur le thème : « Comment mes

racines helléniques ont influencé mon parcours de politicien suisse ? » Cette manifestation était organisée en collaboration avec l'Association hellénique de Lausanne ESTIA. Elle a révélé la vaste culture grecque de notre président et l'influence de l'Antiquité sur son action politique.

12 septembre 2009

Un groupe de notre Association a participé à notre traditionnelle sortie annuelle. Elle a débuté par une visite commentée par Madame Nicole GRIEVE, médiatrice culturelle, du parcours archéologique sous la Cathédrale Saint-Pierre de Genève. Après un repas amical et délicieux dans un petit café de la vieille ville, nous nous sommes rendus à l'Institut et Musée Voltaire pour (re)découvrir la magnifique exposition temporaire « Grèce 1770-1844 : Lumières et Liberté », visite très bien commentée par Monsieur Dimitri SKOPELITIS, l'un des deux commissaires de l'exposition.

Prix Valiadis

Le 18 septembre 2009, remise du prix Valiadis à Monsieur Dimitri ANDRONICOS pour son mémoire de licence intitulé : « Quaestio mihi factus sum. Les Confessions d'Augustin : une source pour penser le sujet moral et le rapport à soi », ainsi que pour l'ensemble de ses études.

Comité

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous les membres de notre comité pour leur disponibilité, leur engagement, la bonne entente, la qualité des échanges et leur amitié.

Activités futures

29 octobre 2009 : Monsieur le Professeur Michel LASSITHIOTAKIS
10 novembre 2009 : Monsieur le Professeur François LISSARRAGUE
3 décembre 2009 : Projection du film « IMESTA GRIKI »
28 janvier 2010 : Monsieur Gaël GROBETI, doctorant en lettres.

Raymonde GIOVANNA, présidente

NOUVEAUX MEMBRES

Mme ANANIEVSKAIA Ekaterina
Mme et M. ASIMAKOPOULOS Leslie et Nicolas
Mme CHUAT Francine
Mme CROELLA Carole
Mme et M. LE FORT Dominique et Françoise
M. KONSTANTINIDIS Ioannis
M . MAMAÏS Frédéric
Mme PASCHE GUIGNARD Florence
Mme ROUGE-WICK Diane
Mme et M. SCHMID Angela et Christian
Mme et M. SCHURTER-CHRISTODOULOU Marc et Claire
M . SINESSIOU Philippe
Mme STUDI Ferline
Mme WIDMER Marie

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD

Le rapport du président a été adressé à tous les membres après notre Assemblée générale, tenue le 7 mai 2009 ; voici le survol des activités de l'exercice 2008-2009 :

Du 23 au 25 mai 2008
L'escapade de printemps préparée par Madeleine Rousset et Michel Grenon a conduit une quarantaine de membres par tous les temps (!) dans la Maurienne, à travers le Mont-Cenis et Suse sur la voie Héracléenne. Nous avons pu suivre la route d'Hannibal, visiter l'abbaye de Novalèse avec ses fresques des VIIIe et IXe siècles, la ville de Suse, la Sacra di San Michele du Xe siècle, avant de rentrer par le val d'Aoste, en admirant la porte et la voie romaine de Donnas et le cycle de fresques de la vie du Christ du XIe siècle, à Aoste.

Le 27 septembre 2008,
l'escapade d'automne, guidée par Manuela Wullschleger et Jacques Chamay, commissaires de l'exposition, nous a conduits en car jusqu'à Olten, pour la visite d'une présentation exceptionnelle des fleurons de la préhistoire roumaine, riche de pas moins de 1200 pièces de l'époque néolithique. L'après-midi nous a permis de visiter l'un des monuments les plus spectaculaires de l'art baroque en Suisse, l'ancienne abbaye cistercienne de Sankt Urban, au point de rencontre des cantons de Berne, Soleure, Argovie et Lucerne.

Le 27 novembre 2008,
à l'occasion du XXe anniversaire de la création de la *Société internationale des amis de Nikos Kazantzaki*, les associations grecques ou gréco-suisses, dont la nôtre, ont rendu hommage à ce grand auteur grec du XXe siècle à Uni Dufour. Le professeur Michel Lassithiotakis, membre de notre association, a été l'un des orateurs de cette manifestation.

Le 25 mars 2009, jour de la fête nationale grecque,
a été l'occasion d'une manifestation conjointe de deux nonagénaires : l'Orchestre de la Suisse Romande et l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard fêtent en effet cette année leur 90e anniversaire. A cette occasion a été donné un concert consacré à l'une des œuvres les plus marquantes de la Grèce moderne: l'oratorio *Axion Esti*, poème d'Odysseus Elytis, prix Nobel de littérature 1979, mis en musique par Mikis Theodorakis.

Le 28 mars 2009,
nous avons contribué à soutenir particulièrement la journée culturelle et festive grecque organisée dans le cadre de l'exposition *Grèce 1770-1844: Lumières et Liberté*, tenue à l'Institut et Musée Voltaire (dont les commissaires Dimitri Skopelitis et Dimitri Zufferey sont nos anciens boursiers).

Le 29 mars 2009,
la pose d'une couronne devant le buste de Jean-Gabriel Eynard par les autorités diplomatiques grecques, commémorant le soulèvement du peuple grec en 1821, a été l'occasion, dans le traditionnel discours du président de l'Association, de rappeler

l'histoire de la fondation de notre association, dont l'assemblée constituante s'est tenue le 10 mars 1919 dans les salons de l'Athénée à Genève.

Si le **prix de grec** Jean-Gabriel Eynard, récompensant le meilleur élève de grec de chaque collège de Genève (selon le critère de l'examen orale de maturité, avec une note minimale de 5), a pu être décerné, il n'en a pas été de même en 2009 de la **bourse Eynard**... faute de candidats. Le comité va examiner les raisons de ce manque de vocations.
La **semaine du cinéma grec** n'a pas pu être organisée comme prévu pour sa troisième édition en 2009, par manque d'un nombre suffisant de films sous-titrés en français. Nous prévoyons toutefois de rééditer cette manifestation au printemps 2010.

Deux membres du **comité** arrivaient cette année au terme de leur quatrième mandat de deux ans : il s'agit d'Eléonore Maystre et de Claude Stylianoudis, qui ont marqué notre association par leur engagement et leur compétence, et qui ont exercé respectivement les lourdes charges de présidente (2003-2005) et de trésorier (2007-2009), cette dernière fonction se prolongeant pour la gestion de la croisière en mer Noire de l'été 2009. Nous leur exprimons toute notre reconnaissance pour leur action et leur dévouement pendant toutes ces années.

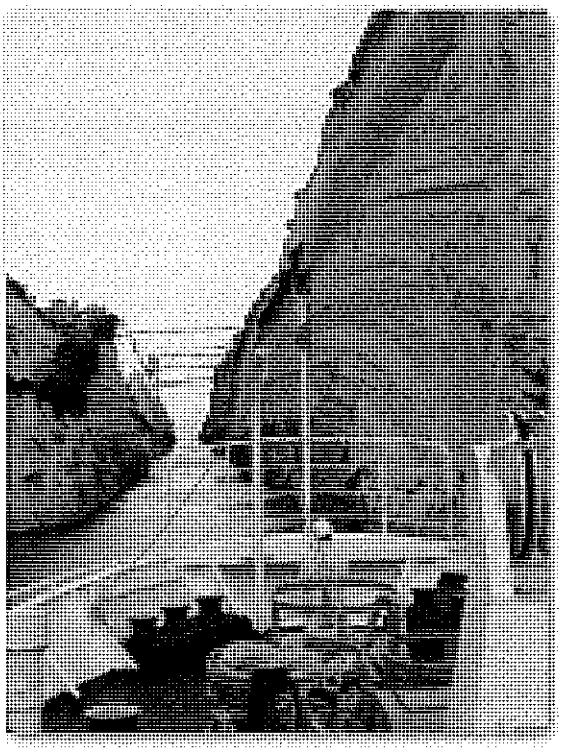
L'effectif des **membres** est en augmentation et s'établit à 427 membres ordinaires auxquels s'ajoutent les membres d'honneur.

Le dauphin d'Arion, sculpté sur pierre

Même si cette première partie de la chronique de nos activités en 2008-2009 est déjà étoffée, elle ne comprend pas le plat de résistance, imaginé de longue date, mitonné depuis près de deux ans par une commission comprenant Mmes **Stella Ghervas** et **Manuela Wullschleger**, et MM. **Bertrand Bouvier**, **Jacques Chamay**, **André-Louis Rey**, **Claude Stylianoudis** et **Christoph Stucki**, assaisonné par une série de conférenciers, et qui a été finalement servi du 26 juillet au 9 août à bord de l'*Arion*, bateau qui s'est avéré idéal : la **croisière en mer Noire** !
Depuis le mois de septembre, un cycle de conférences ouvert à tous a préparé les croisiéristes à leur voyage. Plutôt que de donner la liste ou le résumé des exposés et d'égrener parallèlement les escales pour rendre compte de la croisière, voici, autour du nom des conférenciers et du titre de leur exposé, l'évocation des parties

de notre voyage qui correspondaient aux domaines qu'ils ont traités :

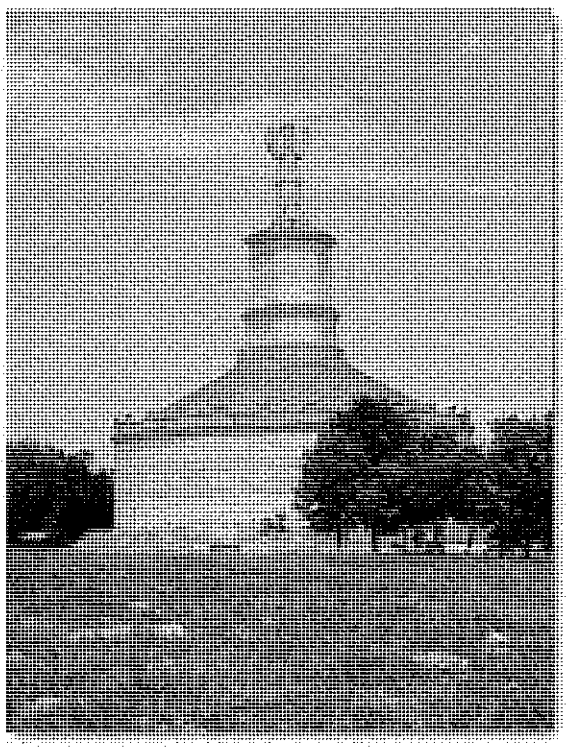
Avec la conférence inaugurale du



Le canal de Corinthe

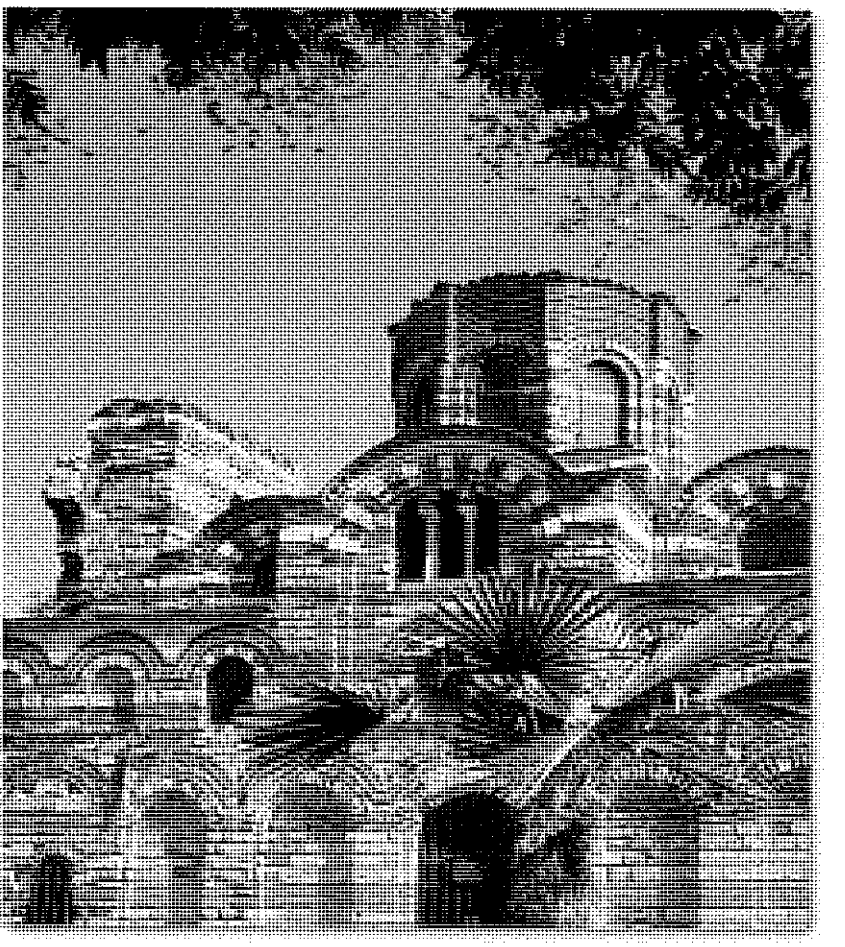
25.9.2008, par **André Hurst**, professeur honoraire de langue et littérature grecques et ancien recteur de l'Université de Genève, nous sommes partis «Dans le sillage des Argonautes», dont la croisière allait visiter quelques étapes sans reproduire le périple ; c'est surtout à Lemnos que nous avons fait une escale commune, moins prolongée que celle de Jason et de ses compagnons, mais nous avons aussi franchi les détroits, auxquels s'ajoute le canal de Corinthe, aussi opressant peut-être que les roches Symplégades, mais aux parois aussi stables que celles-là le sont devenues depuis le passage d'Argo. Le mythe des Argonautes et son évolution dans le contexte historique et littéraire de Rome était aussi l'objet, le 16.10.2008, de la conférence de **Damien Nelis**, professeur de langue et littérature latines à l'Université de Genève: «Du mythe des Argonautes dans la littérature latine». A l'époque romaine, la mer Noire n'allait plus seulement être bordée d'un chapelet de colonies grecques contrôlant un territoire côtier plus ou moins étendu, mais l'arrière-pays des régions danubiennes allait faire partie de l'Empire pendant quelques siècles, à la suite d'une conquête armée dont l'impressionnant trophée de Trajan à Adamclisi, visité à partir du port de Constanța, l'ancienne colonie grecque de Tomi, étape des Argonautes, est le témoignage encore visible.

Le 30.10.2008, nous passions à l'histoire des phases anciennes de la colonisation grecque avec **Adrian Robu**, assistant de recherche au Collège de France, dans la chaire d'épigraphie et histoire des cités grecques: «Les fondations mégariennes



Le trophée d'Adamclisi-Tropaeum Traiani

de la mer de Marmara et de la mer Noire : Réseaux de colonisation et contacts avec les indigènes». Si nous avons traversé la Propontide ou mer de Marmara sans y faire escale, passant le Bosphore entre les fondations mégariennes de Chalcédoine et de Byzance, nous avons en revanche visité l'ancienne Mesembria, sur le littoral jadis thrace et désormais bulgare, et vu dans son musée et dans celui de Varna, l'ancienne colonie milésienne d'Odessos, les témoignages des contacts entre les nouveaux arrivants grecs et la population thrace, dont **Raymond Jourdan**, ancien directeur du collège Claparède, nous a entretenus le 27.11.2008: «les Thraces». Nous avons ainsi pu mesurer l'importance de ce groupe de population, hautement organisé politiquement et prospère, dont les principaux monuments, funéraires en particulier, situés à l'intérieur des terres, témoignent de l'interaction avec les Grecs mais étaient malheureusement hors de portée de notre brève escale bulgare et côtière, qui nous a surtout permis d'admirer des vestiges médiévaux et postbyzantins dans la ville de Nessebar, l'ancienne Mesembria, disputée au moyen âge entre les Etats byzantin et bulgare, puis de longer la côte en franchissant l'Haemus là où cette chaîne de montagnes vient tomber dans la mer, avent d'atteindre avec Varna le premier des grands ports encore actifs actuellement qui témoignent de la continuité de l'importance stratégique et économique de certains sites.



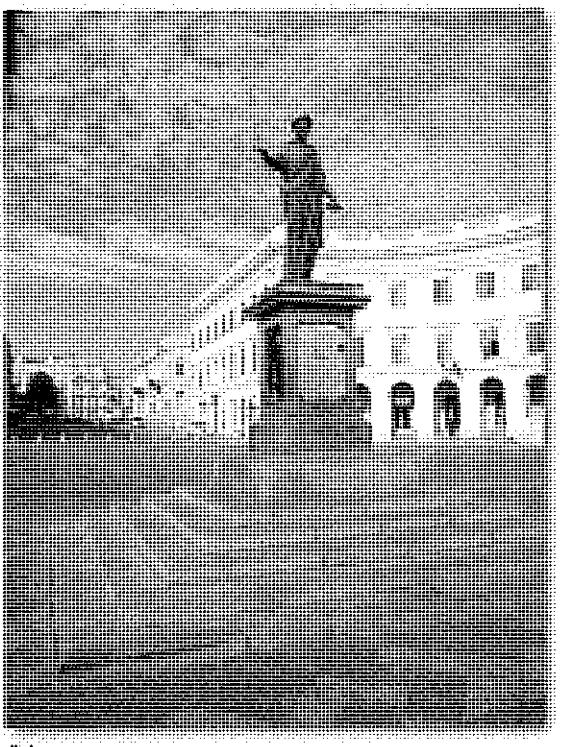
Nessebar, église de S. Jean Baptiste

La conférence du 11.12.2008, par **Danielle Decrouez**, directrice du Muséum de Genève, nous faisait changer d'échelle temporelle, en traitant de la «Naissance de la mer Noire: L'explication géologique du déluge?» C'est l'ensemble du bassin de cette mer, dont la configuration actuelle serait extrêmement récente en termes géologiques, qui faisait l'objet de cet exposé, qui nous a préparés à la variété et à la complexité des paysages que nous avons traversés.

Pour commencer l'année 2009, le 8 janvier, M. **Eric Hoesli**, journaliste, directeur d'Edipresse et ancien rédacteur en

chef de *L'Hebdo*, nous présentait la région où les Argonautes s'étaient aventurés, non sans péril, à la recherche de la Toison d'or, et que notre croisière n'allait pas pouvoir atteindre, à l'extrémité orientale du Pont-Euxin : «Le Caucase: terrain de luttes depuis l'Antiquité». Cette brillante présentation de problèmes géopolitiques complétait d'avance le tour que nous allions effectuer et qui nous a amenés, sur le détroit de Kertch, entre mer Noire et mer d'Azov, en face des côtes russes qui accueilleront dans quelques années les jeux olympiques d'hiver et qui se prolongent vers le sud jusqu'aux territoires abkhaze et géorgien, trop instables actuellement pour que nous ayons pu envisager d'aller contempler le Caucase depuis notre navire.

Les conférences suivantes nous ramenaient sur la côte occidentale de la mer Noire, en commençant, le 22.1.2009, par l'exposé d'**Isabelle Cogitore**, professeur de langue et littérature latines à l'Université Stendhal-Grenoble III sur «L'exil d'Ovide: quand un Romain se pense en pays lointain...». Tomi (Constanța), lieu de l'exil du poète romain, aux confins de l'Empire d'Auguste qui ne contrôle encore guère l'arrière-pays, est l'anti-Rome, froide et hostile, bien que l'on puisse lire entre les lignes que l'accueil réservé par les citoyens à cet exilé de marque n'était pas aussi glacial que le climat dont il se plaint... Et les vestiges archéologiques, impressionante mosaïque du port antique et trésors du Musée, s'ils ne sont pas tous contemporains du séjour d'Ovide, attestent de la grandeur d'une cité que les constructions modernes ne démentent pas, adossée à des campagnes que nous avons traversées pour aller visiter le trophée de Trajan déjà mentionné et un monastère orthodoxe en plein renouveau, consacré à



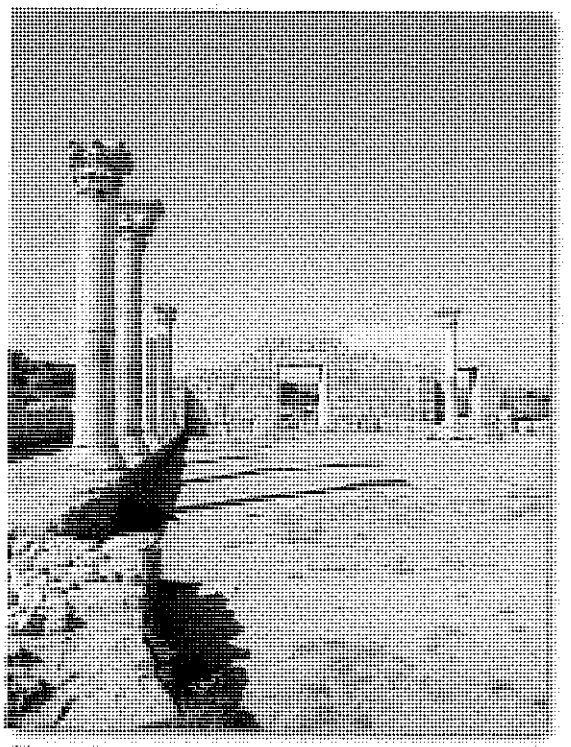
Odessa

saint André, l'apôtre auquel on rattachait l'évangélisation de l'espace pontique.

Avec la conférence d'**Antoine Hermary**, professeur à l'Université de Provence (Aix-Marseille I), le 5.2.2009, nous faisions un retour en arrière sur la côte de la Bulgarie actuelle, pour prendre la mesure de l'importance d'une cité à la visite de laquelle les impératifs d'horaire et de navigation nous avaient imposé de renoncer: «Le site et les fouilles d'Apollonia-Sozopol». Après les comptoirs et ports issus d'une colonisation grecque à partir de la mer, c'est à la découverte d'un port conçu comme le débouché et la porte d'entrée d'une puissance continentale que nous conviait, le 19.2.2009, Mme **Stella Ghervas**, historienne, chercheure invitée à l'Institut d'Etudes Avancées-Paris: «Odessa, berceau de la Grèce moderne». Elle nous a fait partager sa connaissance de cette ville fondée au XVIIIe siècle par la Russie tsariste, baptisée d'un nom dérivé de celui d'Odessos

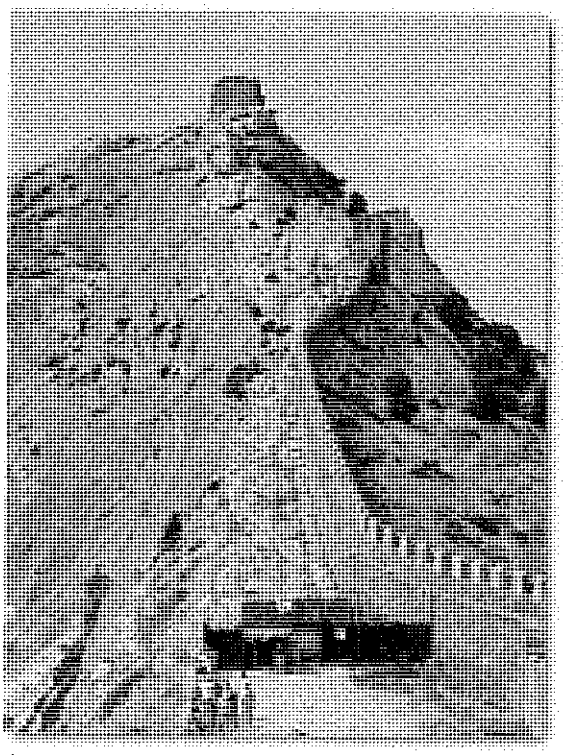
qu'il a été depuis possible d'identifier avec Varna, peuplée d'habitants venus de divers lieux d'Europe et notamment d'une importante communauté grecque qui œuvrera, autour de la *Philiki Eteria*, à la libération de la Grèce et jouera un rôle de premier plan dans la cité jusqu'aux bouleversements de la révolution russe.

Une dernière conférence consacrée au littoral occidental de la mer Noire avait lieu le 17.3.2009, avec la présentation par **Askold Ivantchik**, directeur de recherche au



Cherson-Sebastopol, l'une des basiliques byzantines

CNRS, Bordeaux, d'un savant exposé sur «Achille dans la région pontique: les origines du culte et le début de la colonisation grecque de la mer Noire». Comme précédemment dans les conférences sur les Argonautes, nous avons vu comment le mythe et le culte, en l'occurrence ceux d'Achille et de l'île où il réside après sa mort glorieuse, évoluent au gré de l'expansion grecque et des connaissances des cités qui le vénéraient : d'abord situé aux confins du monde, l'îlot



Soudak, murailles génoises

de Leuké devant lequel nous sommes passés de nuit, au large du delta du Danube, a fini par appartenir à un espace familier et par recevoir un sanctuaire dont certaines trouvailles archéologiques étaient présentées au musée d'Odessa.

Après de nombreux exposés consacrés à l'Antiquité et quelques incursions à l'époque moderne, le moyen âge était à l'honneur le 2.4.2009, avec **Michel Balard**, professeur émérite de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, qui présentait «la présence génoise en mer Noire». Nous étions ainsi préparés à la visite de plusieurs sites de Crimée d'une part, tels que l'impressionante forteresse de Soudak et le port de Feodosia (Theodosia, l'ancien comptoir génois de Caffa), et de la côte méridionale d'autre part, où Amasra, que les caprices

des travaux routiers actuels ne nous permettront de visiter qu'au pas de charge, conserve notamment des fortifications et de nombreuses inscriptions gravées aux armes des familles génoises.

C'est encore la côte méridionale de la mer Noire et son arrière-pays qui étaient à l'honneur le 23.4.2009, avec la conférence de **Georges Drettas**, chargé de recherche au CNRS, Paris, sur «Les Grecs du Pont», qui évoquait le destin moderne des communautés grecques qui, après plus de deux millénaires de présence dans les montagnes du nord de l'Asie mineure, durent se réinstaller en Grèce lors des échanges de population du début des années 20, emmenant leurs traditions mais laissant sur place des monuments tels que les églises de Trébizonde et le monastère de Soumela. La même région, ses montagnes sauvages et sa côte abrupte étaient aussi la toile de fond de l'exposé du 7.5.2009, dans lequel **Paul Schubert**, professeur de langue et littérature grecques à l'Université de Genève, nous présentait «Xénophon et les Dix mille dans le Pont». On connait le cri des mercenaires grecs, apercevant « la mer ! » après des mois de marche au cœur de l'Asie mineure, de la Mésopotamie et des montagnes d'Arménie, ponctuées de batailles et d'escarmouches. Arriver au bord de la mer était pour eux l'assurance de retrouver une voie de retour vers l'espace méditerrannéen, et des cités grecques, telles que Sinope, colonie milésienne, la future patrie du philosophe Diogène : le mouvement des Dix mille était certes inverse du nôtre, qui allions aborder pacifiquement depuis la mer et tenter de paisibles excursions dans les montagnes, mais nous avons pu imaginer leurs sentiments en retrouvant la côte, au sortir des brumes qui emplissent les vallées sauvages des Alpes pontiques.

Un personnage hors normes était à l'honneur le 19.5.2009, avec la conférence de **Pascal Burgunder**, chargé de recherches à l'Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne: «Mourir à Panticapée: l'échec de Mithridate Eupator». Mithridate, dynaste hellénistique, né à Sinope, qui fit trembler Rome, s'était taillé un empire qui, partant de son petit royaume du Pont, dans le nord de l'Asie mineure, avait fini par englober tout le pourtour oriental de la mer Noire, comprenant jusqu'à la Crimée ; il avait soutenu la révolte des cités de Grèce, fait massacrer les marchands et hommes d'affaires italiens, puis tenu tête aux généraux romains, jusqu'à ce que Pompée parvienne à le battre et à ce que, trahi par son fils, il se fasse donner la mort par l'un de ses gardes dans son palais de Panticapée, l'actuelle Kertch, sur une colline où les archéologues cherchent année après année à redonner vie aux vestiges d'une longue occupation de ce site exceptionnel.

En contrepoint à l'individualité antique et flamboyante de Mithridate, la conférence du 28.5.2009, par **Bruno Arcidiacono**, professeur à l'Institut de hautes études internationales et du développement, développait les rouages modernes des grands équilibres politiques, à partir de : «La guerre de Crimée et les relations internationales: le grand tournant du XIXe siècle». Nous étions ainsi préparés à saisir, au delà des événements locaux de la guerre de Crimée que nous allions voir représentés à Sébastopol, la signification de ce conflit pour l'histoire récente et pour la mémoire collective russe ; sur place, à Sébastopol comme à Kertch, nous avons aussi mesuré l'importance des souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale (la grande guerre patriotique dans la terminologie

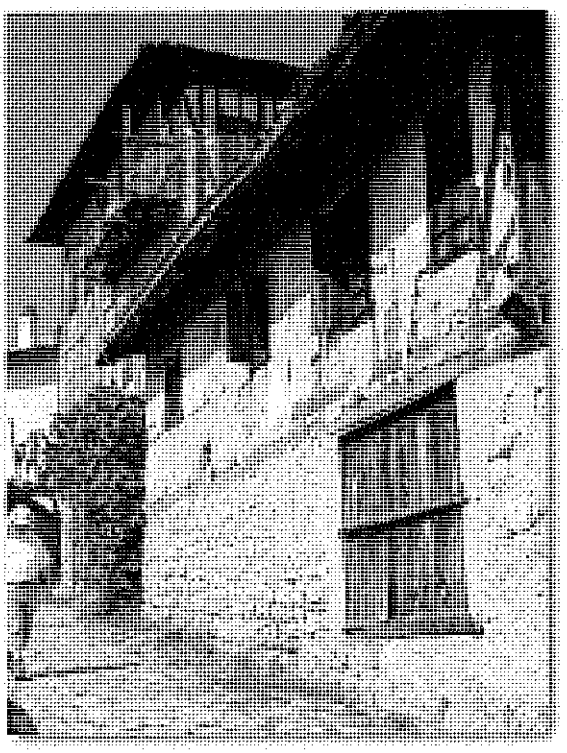
Soumela, le monastère à flanc de rocher

soviétique) et des souffrances des populations à cette occasion.

Le 11.6.2009, le point final de ce cycle de conférences était mis par **Bertrand Bouvier,** professeur honoraire de grec moderne à l'Université de Genève, qui nous ramenait à l'extrémité orientale de notre périple pour introduire, d'un seul mot: «Trébizonde», l'ancienne colonie de Sinope, devenue au moyen âge capitale d'un état de tradition impériale byzantine, centre de l'hellénisme pontique jusqu'au début du XXe siècle, et toujours port important dans la Turquie d'aujourd'hui, où les remarquables monuments que nous avons visités, l'église funéraire de Sainte-Sophie et l'impressionant monastère de Soumela, perché à flanc de falaise dans une épaisse forêt, attirent de nombreux touristes pour la plupart locaux.

A ce cycle de conférences préparatoires, organisé principalement par Bertrand Bouvier et André-Louis Rey, il faut ajouter de nombreux exposés ou lectures tenus à bord de l'*Arion* par les accompagnateurs membres de la Commission croisière, qui préparaient aux prochaines visites ou complétaient ce que nous avions pu voir et répondaient à des questions surgies au fil des visites. Outre les membres déjà nommés de la Commission, nous avons également pu entendre dans le confortable cadre du salon de l'*Arion* des exposés d'**Eléonore Maystre** (Lemnos), **Denis Mylonas** (Dardanelles) **Sibylle Vater** (Milet et Didymes), et d'un *guest professor*, **François Bovon** (sur la critique et le bon usage des

Eléonore à Poliochni ou la lemnienne savante



Yöruk Köyu, maisons anciennes

traditions apostoliques, canoniques et apocryphes). Quelques escales ou excursions sortaient enfin du cadre des conférences préparatoires, et méritent une rapide mention : Milet et Didymes, rappel du point de départ du principal effort de colonisation grecque, Zafranbolu, ville ottomane remarquablement préservée et le village de Yöruk Köyu, tournés vers le plateau anatolien bien que peu éloignés de la côte, et enfin le nouveau musée de l'Acropole d'Athènes, dont la visite surprise fut le point d'orgue de notre périple.

A-L. Rey
Photos, V. Rey Vodoz

Devant un sphinx d'Amphipolis... le nouveau monde

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Édouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.
Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.
Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal : 12-8216-7.

Cotisation annuelle :

membre individuel :	fr. 40.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 450.-

Comité :

Président: M. Denis MYLONAS
Vice-présidente: Mme Marianne WEBER
Secrétaire et archiviste : Mme Isabelle DUMARET
Trésorier: M. François PAYOT
Membres :
Mme Cléopâtre MONTANDON
Mme Madeleine ROUSSET
M. Paul SCHUBERT
M. Dimitri SKOPELITIS
M. Christoph STUCKI
Mme Manuela WULLSCHLEGER

Membres d'honneur :
M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Jean THOMOGLOU

www.ass-grecosuisse-eynard.ch
presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch

ASSOCIATION DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisses a été fondée sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.
Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.
Elle publie un bulletin : "Desmos", en français : le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisses en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0.

Cotisation annuelle :

membre individuel :	fr. 30.–
étudiant :	fr. 15.-
couple :	fr. 45.–
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 400.–
membre à vie couple :	fr. 500.–

Comité :

Présidente : Mme Raymonde GIOVANNA
Vice-président suisse :
M. Philippe DU PASQUIER
Vice-présidente grecque :
Mme Vassiliki FACHARD
Trésorière : Mme Liliane KARAPATIS
Secrétaire : Mme Alexandra GRAMUNT
Membres :
M. Alexandre ANTIPAS
M. Jean-Daniel MURITH
M.Pierre VOELKE

Membres de droit :
Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

www.amities-grecosuisses.org

Editeur, annonces :	Association des Amitiés gréco-suisses, Case postale 31 1001 Lausanne, CCP 10-4528-0 Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction :	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration :	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie :	Imprimerie Chabloz SA, Lausanne

NEWICON.CH - Nov 12/Aug

La Loterie Romande œuvre pour le bien commun. Elle redistribue l'intégralité de ses bénéfices en faveur de projets et d'institutions d'utilité publique sur tout le territoire romand. Un soutien essentiel dont bénéficie notamment le monde de la culture.

Loterie Romande

Le plaisir des uns fait le bonheur des autres

www.entraide.ch www.loterie.ch